

R. L. STINE

Chair de poule®

LE LOUP-GAROU DES MARÉCAGES



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Chair de poule.®

LE LOUP-GAROU DES MARÉCAGES

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-BAPTISTE MÉDINA

Sixième édition

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHÉ



Nous nous sommes installés dans les marais de Floride pendant les vacances de Noël. Une semaine après notre arrivée, j'ai commencé à entendre de terrifiants hurlements nocturnes.

Nuit après nuit, ils me réveillaient en sursaut. Je me dressais dans mon lit et je retenais ma respiration, serrant mes bras contre ma poitrine pour m'empêcher de trembler. Par la fenêtre de ma chambre, je regardais la pleine lune couleur de craie. Et j'écoutais. Quelle créature pouvait pousser des cris pareils ? Et où se trouvait-elle ?

J'avais l'impression qu'elle se tenait juste derrière ma fenêtre.

Les hurlements montaient et descendaient comme la sirène d'une voiture de police. Ils n'exprimaient ni douleur, ni tristesse ; ils étaient plutôt furieux, menaçants.

Ils semblaient donner un avertissement. *Ne vous approchez pas du marécage. Vous n'êtes pas d'ici.*

Quand nous avons emménagé en Floride, dans notre nouvelle maison, il me tardait d'explorer les environs. Derrière la maison s'étalait une vaste pelouse au-delà de laquelle on apercevait le marécage. Le premier jour, je m'étais planté au fond du jardin, armé des jumelles que Papa m'avait offertes pour mon douzième anniversaire, afin d'observer le paysage.

J'apercevais au loin des bosquets de palmiers, et des arbres aux minces troncs blancs gracieusement penchés les uns sur les autres. Leurs grandes branches feuillues formaient comme une toiture qui projetait de l'ombre sur le sol. Derrière moi, les cerfs allaient et venaient, mal à l'aise, dans leur enclos grillagé. Je les entendais piétiner le sol sablonneux, et frotter leurs andouillers contre le grillage.

Les cerfs étaient la raison de notre installation en Floride.

Je dois préciser que mon père, Michael Tucker, est un scientifique. Il fait de la recherche pour l'université du Vermont à Burlington.

Papa a fait venir les cerfs (six en tout) d'un vague pays d'Amérique du Sud. On les appelle des blastocères (*blastocerus dichotomus*, pour les savants). Ce ne sont pas des cerfs normaux. Je veux dire par là qu'ils ne ressemblent pas à Bambi. D'abord, leur pelage est très rouge, il ne vire au brun qu'en hiver. Et leurs sabots sont vraiment énormes, comme palmés. Pour mieux marcher sur un sol détrempé et spongieux, je suppose.

Papa veut savoir si ces cerfs d'Amérique du Sud peuvent s'acclimater en Floride. Il a l'intention de fixer sur eux de petits émetteurs radio, et de les lâcher dans les marais. Les émetteurs permettront de suivre leur trace et de voir comment ils se débrouillent.

Quand il nous a dit à Burlington que nous allions habiter la Floride à cause des cerfs, nous étions tous complètement sidérés. Nous ne voulions pas partir. Ma sœur, Emily, a pleuré pendant des jours. Elle a seize ans, et elle ne voulait pas manquer sa dernière année de lycée. Je n'avais pas envie non plus de perdre mes amis.

Mais Maman s'est vite rangée du côté de Papa. Maman est une scientifique, elle aussi. Papa et elle travaillent souvent ensemble sur des tas de projets. Alors, bien sûr, elle était d'accord avec lui.

Et tous deux ont réussi à nous persuader, Emily et moi, que c'était la chance de notre vie, que ça allait être vraiment excitant. Une aventure que nous n'oublierions jamais.

Voilà pourquoi nous vivions à présent dans une petite maison blanche genre bungalow, entourée de cinq ou six autres maisons blanches identiques ; avec des cerfs d'allure bizarre enfermés dans un enclos, et un marécage sans fin qui s'étendait au-delà de notre «jardin », plat et verdoyant.

Ce matin-là, donc, j'étais en train d'examiner le paysage à la jumelle quand une exclamation m'échappa.

Mon regard venait de rencontrer un œil noir et rond qui semblait me dévisager avec curiosité.

J'écartai mes jumelles et scrutai le marécage. À quelques mètres, il y avait un gros oiseau blanc posé sur deux longues pattes osseuses.

- C'est une grue, dit ma sœur juste derrière moi.

Je ne m'étais pas rendu compte de la présence d'Emily. Elle portait un T-shirt blanc et un short rouge. Ma sœur est grande, mince et très blonde. Elle a elle-même des allures d'échassier.

L'oiseau se détourna et s'éloigna d'un pas saccadé à travers les marais.

- Suivons-la, proposai-je.

Emily prit son air excédé, une expression que nous lui avions beaucoup vue depuis notre arrivée.

- Tu plaisantes ? Il fait trop chaud.

- Viens ! insistai-je en tirant sur son bras. On va se balader dans le voisinage.

- Emily, va donc te promener avec Gary, intervint Papa. Tu n'as rien d'autre à faire.

Je me retournai. Il était dans l'enclos aux cerfs, un carnet à la main, et il se déplaçait d'un animal à l'autre en prenant des notes.

- Mais, Papa... commença Emily.

- Je te dis d'y aller, ordonna-t-il. Ce sera toujours plus intéressant pour toi que de traîner dans le jardin, à te chamailler avec ton frère.

Emily capitula.

- Oh, d'accord, soupira-t-elle en remontant de nouveau les lunettes qui ne cessaient de lui retomber

sur le nez. Seulement, Gary, je te préviens...

- Chouette !

Sans lui laisser le temps d'achever, je la pris par la main et l'entraînai. J'étais très excité à l'idée de m'aventurer pour la première fois dans un vrai marécage. Emily me suivit en faisant une moue contrariée.

- J'ai comme un mauvais pressentiment, marmonna-t-elle.

- Bof ! rétorquai-je avec un haussement d'épaules. Que pourrait-il nous arriver ?

À l'ombre des arbres, un air chaud et humide collait à la peau. Il suffisait de lever le bras pour atteindre les branches basses. La densité du feuillage au-dessus de nos têtes masquait presque le soleil, mais des rais de lumière filtrant çà et là projetaient des taches claires sur le sol.

Des herbes épineuses et des feuilles de fougère frôlaient mes jambes nues, me faisant regretter de ne pas porter un jean à la place de mon short.

- Quel boucan ! s'étonna Emily en enjambant une souche de bois pourrie.

Elle avait raison. Curieusement, le marécage était extrêmement bruyant.

Des oiseaux s'égosillaient au sommet des arbres, en un concert de sifflements aigus. Des insectes s'agitaient dans l'ombre. J'entendais résonner au loin un martèlement régulier, toc-toc-toc, comme si quelqu'un cognait sur du bois. Un pivert ? Les

branches des palmiers craquaient. Nos sandales heurtaient le sol humide avec un bruit sourd.

- Regarde ! dit Emily en pointant le doigt en avant. Elle avait ôté ses lunettes de soleil pour mieux voir. Nous étions arrivés devant une mare ovale. Son eau verte, qui disparaissait à moitié dans l'ombre, s'étoilait de nénuphars délicatement inclinés sur leurs grandes feuilles plates.

- Comme c'est joli ! reprit Emily en chassant un insecte sur son épaule. Il faudra que je revienne avec mon appareil photo. Regarde-moi cette lumière ! Une bonne partie de la mare était noyée dans l'ombre ; mais le soleil oblique qui perçait à travers le feuillage des arbres déversait une cascade lumineuse sur son eau immobile.

- Oui, c'est assez chouette, dis-je.

Les mares ne m'intéressaient pas plus que ça. Je préférerais la faune sauvage.

J'accordai un moment à Emily pour contempler sa mare aux nénuphars, puis je l'entraînai un peu plus avant dans le marécage. Une nuée de minuscules moustiques dansait dans l'air tiède. Il devait y en avoir des milliers.

- Zut, marmonna Emily en se grattant l'épaule. Je déteste ces bestioles. Il me suffit de les regarder pour que ça me démange.

En contournant les moustiques, je vis quelque chose décamper derrière une souche couverte de mousse. Emily m'étreignit le bras.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? cria-t-elle.

- Un alligator ! répondis-je. Un alligator affamé !

Son expression terrifiée me fit éclater de rire.

- Ce n'est qu'une espèce de gros lézard, froussarde. Elle poussa un soupir de soulagement, et me pinça aussi fort qu'elle put, essayant en vain de me faire grimacer de douleur.

- Tu es un crétin, Gary !

Elle recommença à se gratter l'épaule.

- J'en ai assez, se plaignit-elle. Ça me pique de partout. Rentrons, maintenant.

- Encore un petit moment ! implorai-je. Juste quelques pas.

- Non !

Elle tenta de me retenir, mais je me dégageai.

- Gary !

En m'éloignant, j'entendis à nouveau les coups de marteau, toc-toc-toc, plus proches cette fois. Une brise légère agitait les branches des palmiers. Le bruissement des insectes devenait assourdissant.

- Je vais rentrer à la maison et te laisser où tu es ! menaça Emily. Tant pis pour toi !

Je poursuivis mon chemin sans l'écouter. J'étais sûr qu'elle bluffait. En effet, quelques secondes plus tard, j'entendis ses pas derrière moi.

Un autre lézard, plus petit, se faufila en travers du chemin, frôlant mes sandales. On aurait dit une flèche noire projetée sous les fourrés.

Le sol montait soudain en pente douce, sous le soleil brûlant. J'escaladai cette colline et débouchai sur une espèce de clairière. La sueur perlait à mon front.

Emily me rejoignit pendant que je reprenais mon souffle, tout en promenant mon regard autour de moi.

- Hé ! Une autre mare ! m'écriai-je.

Je dévalai à toute allure la pente herbeuse pour m'approcher de l'eau.

Mais cette mare avait quelque chose de différent.

Ce que je prenais de loin pour de l'eau vert sombre était en fait une boue épaisse qui faisait penser à de la purée de pois cassés. Des remous inquiétants, accompagnés de sinistres clapotis, parcouraient sa surface. Je me penchai, fasciné, pour mieux regarder.

- Des sables mouvants ! cria Emily, horrifiée.

C'est alors que deux mains me donnèrent une poussée brutale dans le dos.



Au moment où je basculais dans le ragoût verdâtre, les deux mains me rattrapèrent et me ramenèrent en arrière.

- Je t'ai eu ! gloussa Emily en m'étreignant pour m'empêcher de me retourner et de lui flanquer une claque.

- Lâche-moi ! criai-je, furieux. Tu as failli me faire tomber dans des sables mouvants, et tu trouves ça drôle ?

Elle cessa de rire et me relâcha.

- Ce ne sont pas des sables mouvants, banane. C'est une tourbière.

- Hein ?

J'observai une fois de plus la purée visqueuse.

- Une tourbière ! répéta-t-elle impatientement. Tu ne sais donc rien ?

Emily, ou Mademoiselle Je-Sais-Tout, se vante de tout connaître, et aime bien me faire passer pour un pauvre idiot. Mais elle a des notes moyennes en

classe, alors que j'ai de très bonnes notes. Alors, lequel de nous deux est le plus intelligent ?

- On a appris ça l'année dernière en étudiant les régions marécageuses et les forêts tropicales humides, continua-t-elle d'un air supérieur. La mare est épaisse parce qu'il y pousse des mousses qui absorbent l'eau comme des éponges. Elle contient aussi des tas de matières animales et végétales en décomposition.

- L'eau a l'air infecte, dis-je.

- Tu devrais la goûter, pour voir.

Elle fit mine de me pousser de nouveau dans la mare, mais je me baissai prestement et l'esquivai.

- Non merci, je n'ai pas soif !

Pas très malin, je sais, mais c'était la seule réplique qui me vint à l'esprit.

- Rentrons, maintenant, suggéra Emily en essuyant du revers de la main son front moite de transpiration. J'ai vraiment très chaud.

J'acceptai, un peu à contrecœur. Abandonnant la tourbière, on escalada de nouveau la colline pour redescendre de l'autre côté. Arrivé au sommet, je remarquai deux ombres noires planant très haut dans le ciel.

- Regarde ! criai-je à Emily.

- Des faucons, dit-elle, la main en visière pour mieux les observer. Du moins, je crois que ce sont des faucons. C'est difficile à voir. Ils sont drôlement gros.

Les faucons s'éloignèrent en fendant l'air de leur vol

majestueux. Au bas de la colline, de retour sous l'ombre profonde des arbres, je m'arrêtai pour respirer un peu.

J'étais en nage, à présent. Ma nuque me brûlait. Je la massai un instant, mais cela ne changea pas grand-chose.

- Par ici, dit Emily.

Je lui emboîtai le pas. Des picotements désagréables me parcouraient de la tête aux pieds.

- Dommage qu'il n'y ait pas de piscine dans notre nouvelle maison, marmonnai-je. J'aurais plongé dedans tout habillé !

Après avoir marché plusieurs minutes, je m'aperçus que les arbres devenaient plus nombreux, plus touffus, et la lumière plus faible. Le sentier arrivait à sa fin, se noyant dans un déferlement de fougères.

- Je... je n'ai pas l'impression d'être déjà passé par ici, balbutiai-je. Je ne crois pas que ce soit le bon chemin.

Nous échangeâmes un regard effrayé. Nous venions de comprendre que nous étions perdus.

Complètement perdus.

- Je ne peux pas le croire ! brailla Emily. Mais qu'est-ce que je fais là ?

Sa protestation dérangerait deux merles, qui décamperent à tire-d'aile en sifflant de fureur.

Emily ne vaut pas grand-chose en cas de pépin. Le jour de sa première leçon de conduite à Burlington, quand elle a heurté un trottoir, elle a sauté hors de la voiture et s'est sauvée en courant.

Je ne m'attendais donc pas à la voir accepter de bonne grâce le fait que nous étions perdus au milieu d'un marécage obscur et étouffant. Je m'attendais à ce qu'elle panique. Et je ne fus pas déçu. Moi, au contraire, je suis plutôt calme. Je tiens ça de Papa. Froid, détaché et scientifique. Ignorant les battements de mon cœur, je suggérai :

- Nous pourrions nous orienter grâce au soleil...

- Quel soleil ?

Il faisait très sombre, en effet, sous le feuillage dense des arbres. Mon cœur battit un peu plus fort.

- Bon, dis-je, tâchons plutôt de repérer de la mousse. Elle est censée pousser sur le côté nord des troncs d'arbre, non ?

- Le côté est, il me semble, marmonna Emily. À moins que ce ne soit l'ouest.

- Je suis pratiquement sûr que c'est le nord.

- Pratiquement sûr ? Ça nous fait une belle jambe ! cria-t-elle en se tordant les mains.

- D'accord, laissons tomber la mousse.

Je tâchai de réfléchir un moment.

- Je pensais que tu emportais toujours une boussole, reprit Emily d'une voix tremblante.

- Ça, c'était quand j'avais quatre ans, répliquai-je.

- Je n'arrive pas à croire que nous soyons aussi stupides ! gémit-elle. Nous aurions dû nous munir d'un émetteur radio. Tu sais, comme les cerfs. Pour que Papa puisse nous suivre dans nos déplacements...

Je remarquai des petites traces rouge vif sur mes mollets. Une plante vénéneuse ? Des écorchures ? Si seulement j'avais pensé à mettre un jean !

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Emily.

- On repart sur la colline, je suppose, répondis-je. Il n'y avait pas d'arbres, là-bas, et c'était ensoleillé. Quand nous reverrons le soleil, nous trouverons la direction du retour.

- Mais de quel côté est la colline ?

J'effectuai un tour complet sur moi-même. Était-elle derrière nous ? Sur notre droite ? Un frisson glacial me parcourut le dos quand je constatai que je ne le savais plus.

Je haussai les épaules.

- Nous sommes fichus, murmurai-je.

- Allons par là, dit soudain Emily en s'éloignant d'un pas résolu. J'ai le sentiment que la colline est de ce côté. Si on repasse devant la mare, on saura qu'on ne s'est pas trompés.

- Et si on n'y repasse pas ?

- Quelque chose d'autre nous mettra peut-être sur la voie, répondit-elle.

Génial. Mais je ne voyais pas l'intérêt de me disputer avec elle, et je la suivis.

Nous marchions sans dire un mot, cernés par la sourde rumeur des insectes et le gazouillis des oiseaux. Au bout d'un moment, nous arrivâmes devant un grand bosquet de roseaux.

- Tu crois qu'on est déjà venus par là ? s'enquit Emily.

Impossible de me le rappeler. J'écartai les roseaux pour passer à travers, et je m'aperçus qu'ils m'avaient laissé une traînée gluante sur la main.

- Beurk !

- Regarde !

Le cri d'Emily détourna mon attention de la viscosité verte qui collait à ma peau.

La mare ! Elle était juste devant nous.

- Ouais ! s'exclama Emily. Je savais que j'avais raison. Une espèce d'intuition.

La vue de l'eau bourbeuse et clapotante nous remonta le moral à tous les deux. Je me mis à courir. Nous étions sur la bonne voie, presque à la maison.

- C'est par là ! criai-je joyeusement en dépassant ma sœur. Par là !

J'avais retrouvé mon optimisme.

Mais quelque chose brisa mon élan en m'agrippant la cheville, et je m'étalai sur le sol détrempé.

Je m'effondrai brutalement par terre, mes genoux heurtant le sol. Un goût de sang emplît ma bouche.

- Lève-toi ! Lève-toi ! me lança Emily.

- Je ne peux pas ! Quelque chose... me tient par le pied !

Mon cœur battait à coups précipités. Le goût du sang dans ma bouche m'écoeurait. Mon regard affolé croisa celui d'Emily qui riait. Qui riait ?

- Ce n'est qu'une racine, hoqueta-t-elle en se tenant les côtes.

J'avais trébuché sur une des nombreuses racines d'arbre qui affleuraient à la surface du sol. Je dégageai mon pied avec soulagement. Repliée sur elle-même, la racine brunâtre et noueuse ressemblait à un bras décharné. Mais qu'est-ce que c'était que ce goût de sang ?

Je tâtai ma lèvre douloureuse. Je m'étais mordu en tombant.

Je me relevai avec un grognement. J'avais mal aux genoux. Le sang dégoulinait sur mon menton.

- Quel maladroït tu fais ! dit Emily d'une voix douce.

Elle ôta quelques feuilles mortes qui collaient à mon T-shirt et ajouta :

- Ça va ?

- Oui, je crois. J'ai vraiment cru que quelque chose ou quelqu'un m'avait attrapé par la cheville, répondis-je avec un petit rire forcé.

J'étais encore un peu étourdi.

Emily laissa sa main sur mon épaule tandis que nous reprenions notre marche, plus lentement cette fois, et côte à côte. Une créature détalait à grand bruit derrière un fouillis végétal. Aucun de nous ne prit la peine de se retourner pour voir ce que c'était. Nous n'avions qu'une envie : rentrer à la maison.

Il ne nous fallut pas longtemps pour nous rendre compte que nous allions de nouveau dans la mauvaise direction.

Je m'arrêtai au seuil d'une petite clairière circulaire.

- Qu'est-ce que c'est que ces gros machins gris là-bas ? demandai-je.

- Des champignons, je crois, répondit Emily.

- Ils sont gros comme des ballons de foot !

C'est alors que je découvris la petite cabane. Elle était nichée à l'ombre de deux cyprès, à l'autre bout de la clairière, au-delà des champignons géants.

Emily tressaillit de surprise en l'apercevant à son tour.

Après l'avoir observée un moment en silence, nous nous en approchâmes avec curiosité.

La cabane était à peine plus haute que moi. Elle avait une toiture d'herbes sèches, semblable à un toit de chaume, et des parois en feuilles de palmier tressées. La porte, un assemblage de minces troncs d'arbres, était fermée. Il n'y avait pas de fenêtre.

Non loin de là, un tas de cendres grises fumait encore. Les restes d'un feu de camp.

Je remarquai encore une vieille paire de bottes éculées à côté d'un monceau de boîtes de conserve vides, et une bouteille en plastique, vide également et à moitié écrasée.

Je me tournai vers Emily.

- Tu crois que quelqu'un vit ici ? Au milieu des marais ?

Elle haussa les épaules. La peur se lisait sur son visage.

J'insistai :

- Si quelqu'un habite ici, il pourra peut-être nous indiquer le chemin de la maison !

- Peut-être, murmura Emily.

Ses yeux restaient fixés sur la cabane tapie dans l'ombre.

Nous nous approchâmes davantage.

« Pourquoi quelqu'un aurait-il choisi de se terrer dans une minuscule cabane en plein marécage ? » me demandai-je. Une réponse me traversa l'esprit :
« Parce qu'il voulait fuir le monde. »

- C'est une cachette, déclarai-je sans me rendre

compte que je parlais à voix haute. Le repaire d'un criminel. D'un pilleur de banque. Ou d'un assassin...

- Arrête !

Emily posa sa main sur ma bouche pour m'obliger à me taire, réveillant la blessure de ma lèvre. Je me dégageai.

- Il y a quelqu'un ? appela-t-elle.

Sa voix était si basse et si tremblante que je pouvais à peine l'entendre.

- Il y a quelqu'un ? répéta-t-elle un peu plus fort. Je résolus de m'y mettre aussi.

- Ohé, là-dedans ! Vous entendez ? criai-je.

Pas de réponse.

Rassemblant mon courage, je tendis la main vers la poignée de la porte.



Au moment où je m'apprêtais à tourner la grossière poignée de bois, la porte s'ouvrit à la volée, nous renversant presque. Je fis un bond en arrière. Un homme émergea de l'obscurité de la cabane. Il se pencha sur nous pour nous dévisager avec un grognement méprisant.

Ses yeux noirs avaient quelque chose de fou. De longues mèches de cheveux gris pendouillaient sur ses épaules. Son visage était rouge, peut-être brûlé par le soleil - ou ivre de colère.

Il portait un ample T-shirt déchiré et malpropre, ainsi qu'un pantalon trop grand qui dégoulinait sur ses sandales. Tout en nous fusillant de son regard féroce, il entrouvrit la bouche, découvrant des gencives hérissées de dents jaunâtres. Je reculai de quelques pas pour me rapprocher d'Emily.

J'aurais voulu demander à cet homme qui il était, pourquoi il vivait dans le marécage. J'aurais voulu lui demander de nous aider à retrouver notre chemin.

Une dizaine de questions me traversèrent l'esprit.
Mais je ne pus qu'articuler :

- Heu... Excusez-nous.

Emily se sauvait déjà en courant, sa queue de cheval dansant derrière elle. Moins d'une seconde après, je m'enfuis à mon tour.

- Emily ! Attends-moi ! Attends !

Mes pieds volaient sur un tapis de feuilles mortes et de brindilles. Tout en m'efforçant de rattraper ma sœur, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule - et un cri de terreur m'échappa :

- Emily ! Il nous poursuit !



Le corps incliné en avant, l'homme fonçait sur nous à grandes enjambées. Ses bras pendants se balançaient. Il haletait, bouche ouverte.

- Cours. Gary ! me cria Emily. Plus vite !

Le sentier serpentait entre les hautes herbes. Les arbres se raréfiaient. Nous passions par une succession de zones d'ombre et de lumière.

- Emily ! Attends-moi !

Elle ne ralentit pas.

Une mare étroite apparut à notre gauche. Des arbres étranges poussaient au milieu de l'eau. Leurs troncs élancés jaillissaient d'un fouillis de racines sombres. Des palétuviers. J'aurais aimé prendre le temps de contempler ces arbres à l'aspect irréel. Mais ce n'était pas le moment de s'attarder.

Soudain, je ressentis une vive douleur dans le côté. Je cessai de courir. J'avais besoin de reprendre mon souffle.

- Il n'est plus là, dit Emily, pantelante. On l'a semé. Elle alla s'appuyer contre un tronc d'arbre. J'étais courbé en deux, la gorge sèche, essayant de chasser la douleur. Au bout d'un moment, ma respiration redevint normale.

- Drôle de type, murmurai-je.

- Ouais, bizarre, opina Emily.

Elle s'approcha de moi et m'obligea à me redresser.

- Ça va ?

- Je crois.

Du moins, la douleur s'effaçait. J'ai toujours un point de côté quand je cours longtemps.

- Allez, on repart, dit Emily.

Elle s'éloigna vivement le long du sentier.

- Hé, attends ! Cet endroit me dit quelque chose ! m'exclamai-je.

Je commençais à me sentir un peu mieux. Je la rejoignis à petites foulées, repérant au passage les empreintes de nos pas en sens inverse.

Un peu plus tard, j'aperçus l'étendue d'herbe plate derrière notre maison.

- Emily, on y est !

Papa et Maman étaient en train d'installer du mobilier de jardin. Papa essayait de fixer un parasol sur une table blanche. Maman aspergeait une chaise longue à l'aide d'un tuyau d'arrosage.

- Salut ! dit Papa en souriant. Déjà de retour ?

- On vous croyait perdus, ajouta Maman.

- C'était bien le cas ! criai-je, hors d'haleine.

Maman alla fermer le robinet.

- C'est vrai ?

- Un homme nous a pourchassés ! dit Emily. Un drôle de type aux longs cheveux gris.

- Il vit dans une cabane, précisai-je. Au milieu du marécage.

Je me laissai tomber sur la chaise longue. Elle était toute mouillée, mais je m'en moquais.

Papa fronça les sourcils.

- Hein ? Il vous a pourchassés ? J'ai entendu dire en ville qu'il y avait un ermite dans les parages. Un type m'en a parlé à la quincaillerie. Il paraît qu'il est étrange, mais parfaitement inoffensif. Personne ne connaît son nom.

-Parfaitement inoffensif! s'exclama Emily. Alors, pourquoi nous a-t-il couru après ? Je... j'ai eu très peur !

Son visage d'ordinaire assez pâle était rouge vif. Ses cheveux dénoués retombaient en mèches désordonnées.

Papa haussa les épaules.

- Je ne fais que répéter ce qu'on m'a raconté. Cet homme a passé pratiquement toute sa vie dans les marais. Seul. Il ne va jamais en ville.

Maman laissa tomber son tuyau et se dirigea vers Emily. Elle lui souleva le menton pour mieux l'examiner. Dans la lumière du soleil, on aurait cru deux sœurs. Toutes deux sont grandes et minces, avec de longs cheveux blonds. Je ressemble davantage à mon père : cheveux bruns ondulés, yeux noirs, un peu trapu.

- On ne devrait peut-être pas les laisser retourner dans le marécage tout seuls, murmura Maman, l'air inquiet.

- Soyez sans crainte, déclara Emily. Seule ou accompagnée, je n'y retournerai pas.

Elle se gratta le cou et gémit :

- Ça va me démanger pendant le restant de ma vie !

- On a quand même vu des choses chouettes ! protestai-je. Une tourbière, des palétuviers...

- Je vous avais prévenus que ce serait une bonne expérience, approuva Papa tout en disposant des chaises de jardin blanches autour de la table.

Il s'essuya les mains sur son jean et se tourna vers moi.

-Viens, Gary, me dit-il en me faisant signe de le suivre. Il est temps de nourrir les cerfs.

Après le dîner, je me rendis compte que j'avais un peu le mal du pays.

Je pris une balle de tennis et sortis dans le jardin derrière la maison. J'avais l'intention de la lancer contre le mur et de la rattraper au vol - comme je faisais à Burlington. Mais l'enclos des cerfs me gênait.

Je pensai à mes deux meilleurs amis, Ben et Matt. Nous habitions dans le même pâté de maisons, et nous avons l'habitude de traîner un peu dehors après le dîner - à bavarder ou à jouer au ballon.

Tout en regardant les cerfs tourner silencieusement en rond, je songeai que mes amis me manquaient vraiment. Que pouvaient-ils faire en ce moment ? Ils

étaient probablement en train de s'amuser dans le jardin de Ben.

Me sentant un peu triste, je m'apprêtais à rentrer voir ce qu'il y avait à la télé - quand une main m'agrippa l'épaule.

L'homme du marécage !



« Il m'a rattrapé ! L'ermite du marécage m'a rattrapé ! » C'est du moins la pensée qui me traversa l'esprit, me faisant sursauter.

Je me retournai - et poussai un soupir de soulagement en voyant devant moi un garçon de mon âge.

- Salut, me dit ce dernier. Désolé, je ne voulais pas te faire peur.

Il avait une drôle de voix, basse et rauque.

- Heu, ce n'est rien... bégayai-je.

- J'habite là-bas, reprit-il en me montrant du doigt une maison assez éloignée de la nôtre. Et je t'ai aperçu dans ton jardin. Vous venez de vous installer ici ?

Je hochai la tête.

- Ouais. Je m'appelle Gary Tucker. Et toi ?

- Bill. Bill Stark, me répondit-il de sa voix râpeuse. Il avait à peu près ma taille, mais il était plus lourd,

plus costaud, avec des épaules larges et un cou épais. Il me faisait penser à un joueur de rugby.

Une tignasse drue de cheveux châtain coupés très court lui hérissait le crâne. Il portait un T-shirt rayé bleu et blanc et un short en jean effrangé aux cuisses.

- Quel âge as-tu ? demanda-t-il.

- Douze ans.

- Moi aussi, dit-il en regardant les cerfs par-dessus mon épaule. Mais tu ne les parais pas. Je te croyais plus jeune. Dix ans, peut-être.

Je décidai d'ignorer cette remarque insultante.

- Et toi ? Tu habites ici depuis combien de temps ? demandai-je à mon tour.

- Quelques mois.

J'observai un instant les petites maisons blanches alentour et repris :

- Il y a d'autres garçons de notre âge ?

- Non. Il y a seulement une fille, et elle est un peu timbrée.

- Timbrée ? Pourquoi ?

Bill haussa les épaules :

- Elle est obsédée par les loups-garous. Elle prétend qu'il y en a dans les parages.

- Des loups-garous ?

- Oui, tu sais : les types qui se transforment en bête sauvage les nuits de pleine lune... Bref : elle est folle ! conclut-il, mettant fin à la discussion.

Au loin, le soleil descendait derrière les arbres des marais. Le ciel devenait rouge sombre, l'air soudain plus frais. La lune était déjà visible, presque ronde.

Bill se dirigea vers l'enclos des cerfs, et je le suivis. Il avait une démarche pesante, ses larges épaules se balançant à chaque pas. Il glissa sa main à travers le grillage et laissa un cerf lui lécher la paume.

- Ton père travaille pour les Eaux et Forêts, lui aussi ? interrogea-t-il en examinant les cerfs.

- Non. Ma mère et mon père sont des scientifiques. Ils font des études sur ces cerfs.

- Ils ont une drôle de touche, tes cerfs, observa-t-il. Il retira sa main du grillage et me la montra.

- Beurk. Il m'a bavé dessus.

Je me mis à rire.

- On les appelle des blastocères, dis-je. Ils viennent d'Amérique du Sud.

Je lui lançai la balle de tennis. Nous nous éloignâmes de l'enclos en nous la renvoyant l'un l'autre.

- Tu t'es déjà baladé dans le marécage ? me demanda Bill.

Je ratai la balle et dus courir la ramasser dans l'herbe.

- Ouais, répondis-je. Cet après-midi, avec ma sœur. Et nous nous sommes perdus.

Il ricana. Je fis décrire à la balle une ample trajectoire tout en demandant à mon tour :

- Il paraît qu'on appelle cet endroit le Marécage de la Fièvre ? Tu sais pourquoi ?

On y voyait de moins en moins. Pourtant, il rattrapa la balle d'une seule main.

- Ouais. Mon père m'a raconté cette histoire, dit-il. Je crois que ça s'est passé il y a cent ans. Peut-être

plus. Tout le monde en ville a été victime d'une fièvre étrange.

- Tout le monde ? m'étonnai-je.

Il hocha la tête.

- Oui. Tous ceux qui s'étaient aventurés dans le marécage.

Il conserva la balle et se rapprocha.

- La fièvre a duré des semaines, des mois dans certains cas. Et des tas de gens en sont morts.

- Effrayant... murmurai-je en regardant les arbres sombres à la lisière des marais.

- Et ceux qui n'en sont pas morts ont commencé à se comporter de façon très étrange, poursuivit Bill. Ses petits yeux ronds luisaient de plus en plus au fur et à mesure qu'il parlait.

- Ils s'exprimaient dans un charabia insensé que personne ne comprenait. Et ils ne savaient plus marcher. Ils tombaient tout le temps.

- Terrible ! dis-je, les yeux toujours fixés sur le marécage.

Le ciel virait du rouge au violet. La lune presque pleine brillait avec éclat.

- Et c'est depuis ce temps qu'on l'appelle le Marécage de la Fièvre, conclut Bill.

Il me rendit la balle de tennis d'une pichenette et déclara :

- Je ferais mieux de rentrer chez moi, maintenant.

- Attends, Bill. Tu as déjà vu l'ermite du marécage ?

- Non. J'ai entendu parler de lui, mais je ne l'ai jamais vu.

- Moi, si ! Cet après-midi, nous l'avons rencontré, ma sœur et moi. Nous avons trouvé sa cabane.

- Super ! s'exclama Bill. Vous avez parlé avec lui ?

- Pas vraiment, répondis-je. Il s'est lancé à notre poursuite.

- Pourquoi ?

- Je n'en sais rien. En tout cas, il nous a flanqué une sacrée frousse.

Bill semblait songeur, tout à coup.

- Je dois m'en aller, dit-il.

Il s'éloigna au pas de course vers sa maison.

- Hé ! On pourra explorer le marécage ensemble, si tu veux, me lança-t-il par-dessus son épaule.

- Ouais, génial ! répondis-je.

Je me sentais légèrement remonté. Je m'étais fait un nouvel ami.

« En fin de compte, ce ne sera peut-être pas si mal de vivre ici », pensai-je.

Je songeai à Emily en rentrant chez nous. Je savais qu'elle serait jalouse d'apprendre que j'avais déjà un copain.

Je rejoignis ma famille dans le salon. Mes parents suivaient un documentaire sur les requins à la télé. Mes parents adorent tout ce qui est documentaire animalier. Ça vous étonne ?

Je leur tins compagnie un moment. Puis je ne me sentis pas très bien. J'avais mal à la tête, mes tempes battaient. Et je frissonnais.

Je le dis à Maman. Elle se leva et s'approcha de mon fauteuil, l'air inquiet.

- C'est vrai que tu as l'air tout congestionné ! dit-elle.

Elle posa sa main fraîche sur mon front et la laissa là quelques secondes. Puis elle énonça son diagnostic :

- Gary, je crois que tu as un peu de fièvre.



Quelque temps après, j'entendis pour la première fois les étranges hurlements.

J'avais eu 39 durant toute une journée ; puis la fièvre avait disparu ; puis elle était revenue.

- C'est la fièvre des marais ! annonçai-je à mes parents ce soir-là. Bientôt, je vais devenir fou.

- Tu l'es déjà, me taquina Maman.

Elle me tendit un jus d'orange.

- Bois ça. Il faut boire beaucoup.

- Boire ne peut rien contre la fièvre des marais, dis-je d'un ton lugubre. On n'en guérit jamais.

Maman me fit les gros yeux et j'avalai mon jus d'orange. Papa continuait de lire son magazine scientifique.

Pendant la nuit, je fus hanté par un drôle de cauchemar. J'étais de retour dans le Vermont, et je courais dans la neige. Quelqu'un me poursuivait. Je pensais que c'était peut-être l'ermite du marécage, et je courais, je courais. Il faisait un froid de canard.

Je me retournai pour voir mon poursuivant. Il n'y avait personne. Et soudain, je me retrouvai en plein marécage. Je m'enfonçais dans une tourbière. Elle gargouillait autour de moi, verte et épaisse, avec d'horribles bruits de suction. Elle m'engloutissait peu à peu...

Un hurlement me réveilla.

Je me dressai d'un coup, et regardai la lune argentée par la fenêtre. Elle semblait suspendue dans un ciel bleu-noir.

Un autre hurlement déchira la nuit.

Je tremblais de la tête aux pieds. J'étais en sueur. Mon pyjama me collait à la peau. Agrippant ma couverture des deux mains je la rejetai et je tendis l'oreille.

Encore un hurlement. Le cri d'un animal.

Dans le marécage, ou tout près de la maison ?

Je posai le pied par terre - ce qui me fit frissonner de plus belle et claquer des dents. Toujours cette maudite fièvre.

Je me dirigeai vers le salon, vacillant sur mes jambes. Je voulais savoir si mes parents avaient entendu les hurlements, eux aussi. En me déplaçant dans l'obscurité, je me heurtai le genou à une table basse. Je n'étais pas encore habitué à cette nouvelle maison.

J'avais les pieds froids comme de la glace et la tête en feu. Frottant mon genou endolori, j'attendis que mes yeux s'accoutument à l'obscurité. Puis je poursuivis mon chemin.

La chambre de mes parents se trouvait de l'autre côté de la cuisine, à l'arrière de la maison. J'avais déjà traversé la moitié de la cuisine quand je m'arrêtai net. Je venais d'entendre une espèce de grattamento. Je cessai de respirer, figé.

Cela recommençait.

Crac-crac-crac.

Quelqu'un - ou quelque chose - grattait à la porte qui donne sur le jardin.

Puis il y eut un hurlement, tout proche. Si proche qu'il me terrifia.

Aussitôt suivi d'un nouveau grattamento.

Crac-crac-crac.

Qu'est-ce que ça pouvait être ? Un animal ? Une bête féroce venue du marécage, hurlant et grattant à la porte ?

Le souffle que je n'avais plus la force de retenir s'exhala de ma poitrine en chuintant. J'avalai une grande bouffée d'air. Le moteur du réfrigérateur cliqueta, me faisant sursauter.

Crac-crac-crac.

J'amorçai un pas en direction de la porte de la cuisine.

Un seul pas, et je m'arrêtai de nouveau. Mon sang se glaça dans mes veines.

Je n'étais pas seul.

Il y avait quelqu'un près de moi, quelqu'un qui respirait bruyamment à mes côtés, dans l'obscurité.



- Qu-qui est là ? bégayai-je.

La lumière jaillit.

- Emily !

J'étais à la fois surpris et soulagé.

- Tu as entendu ces hurlements ? chuchota-t-elle.

Ses yeux bleus plongeaient dans les miens.

- Oui. Ils m'ont réveillé. Ils sont si menaçants !

- C'est comme un cri d'attaque, poursuivit-elle sur le même ton confidentiel. Pourquoi as-tu l'air si bizarre, Gary ?

—Hein ?

Sa question me déconcerta.

- Tu as le visage tout rouge, dit-elle. Et regarde-toi. Tu trembles comme une feuille.

- Je crois que ma fièvre est de retour, dis-je.

- La fièvre des marais ! murmura-t-elle sans me quitter des yeux. Tu l'as peut-être attrapée, Gary ?
Je m'approchai de la porte de la cuisine.

- Et ces grattements, tu les as entendus ? Quelque chose grattait contre la porte.

- Oui.

Elle s'approcha à son tour. Nous écoutions tous les deux.

Silence.

- Tu crois qu'un des cerfs s'est échappé ? me demanda-t-elle, les bras croisés sur sa robe de chambre rose. Est-ce qu'un cerfgratterait à la porte ? C'était une idée si saugrenue qu'elle nous fit éclater de rire.

- Il voulait peut-être un verre d'eau ! continua Emily.

Notre rire redoubla. Un rire un peu nerveux.

Un hurlement atroce mit brusquement un terme à notre hilarité. Je vis la frayeur traverser les yeux d'Emily.

- C'est un loup ! s'écria-t-elle d'une voix assourdie en portant la main à sa bouche. Seul un loup peut pousser un cri pareil, Gary.

- Emily, voyons ! protestai-je.

- Non. J'en suis sûre. C'est un hurlement de loup.

- Arrête, dis-je en me laissant tomber sur un tabouret. Il n'y a pas de loups dans les marais de Floride. Tu peux regarder dans n'importe quel guide. Ou mieux, demande à Papa et Maman. Les loups ne vivent pas dans les marécages.

Elle commença à objecter quelque chose, mais un grattement à la porte l'interrompit, nous arrachant à tous deux le même cri.

Crac-crac-crac.

- Qu'est-ce que ça peut bien être ? demandai-je.

Puis je me hâtai d'ajouter :

- Surtout, ne me redis pas que c'est un loup, Emily.

- Je... je ne sais pas. Allons chercher les parents.

Elle commençait visiblement à s'affoler.

- Jetons d'abord un coup d'oeil, suggérai-je en saisissant la poignée de la porte.

J'ignore d'où me venait ce courage soudain. Peut-être était-ce la fièvre. Mais j'en avais assez de ce mystère, et je voulais le résoudre.

Il suffisait pour cela d'ouvrir et de jeter un coup d'œil au-dehors.

- Non, Gary, attends ! supplia Emily.

Balayant ses protestations d'un geste, je tournai la poignée de la porte et ouvris.



Un souffle de vent chaud et humide s'engouffra par la porte ouverte. Le chant des cigales assaillit mes oreilles.

Je scrutai l'obscurité. Rien.

La pleine lune flottait haut dans le ciel. De fins lambeaux de nuages glissaient sur sa masse arrondie.

Les cigales cessèrent brusquement de chanter, et tout devint tranquille.

Trop tranquille.

J'essayai de percer les ténèbres au loin, vers les marais.

Rien ne bougeait.

Où donc se cachait la créature qui avait gratté à la porte ? Était-elle tapie dans le noir, en train de m'observer ? Attendait-elle que je m'en aille pour recommencer à pousser ses hurlements effrayants ?

-Gary, ferme cette porte, implora Emily derrière moi.

Comme je n'en faisais rien, elle hasarda d'une voix tremblante :

- Tu vois quelque chose ?

- Non, répondis-je.

Je m'aventurai sous le porche.

- Gary, reviens ! Ferme cette porte !

Je regardai vers l'enclos des cerfs. Je distinguais leur formes assoupies sous les pâles rayons de la lune. Le vent agita l'herbe du jardin. Les cigales se remirent à chanter.

- Il y a quelqu'un ? criai-je.

Je me sentis aussitôt stupide. Il n'y avait personne.

- Gary, ferme cette porte ! Tout de suite !

La main d'Emily m'agrippa par la manche de mon pyjama. Ma sœur m'entraîna dans la cuisine. Je fermai la porte et poussai le verrou.

J'avais le visage moite de sueur et les genoux tremblants.

- Tu as l'air vraiment mal en point, observa Emily.

- Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? intervint une voix sévère. Il est plus de minuit !

Papa venait de faire irruption dans la cuisine en pyjama. Il fronçait les sourcils.

- On a entendu du bruit, expliqua Emily. Des hurlements, là-dehors.

Je renchéris :

- Et quelque chose s'est mis à gratter à la porte.

- La fièvre te fait délirer, me dit Papa. Regarde-toi ! Tu es rouge comme une tomate. Retourne dans ta chambre, nous allons prendre ta température.

Il alla chercher un thermomètre dans la salle de bains.

- Ce n'était pas du délire, lui lança Emily. J'ai entendu moi aussi.

Papa s'arrêta et se retourna.

- Vous avez jeté un coup d'oeil sur les cerfs ?

- Ouais, répondis-je. Ils n'ont rien.

- Alors, c'était peut-être seulement le vent. Ou quelque bête dans les marais. On a du mal à dormir dans une nouvelle maison. Les bruits ne sont pas familiers. Il vous faudra un certain temps pour vous y habituer.

« Je ne m'habituerai jamais à ces affreux hurlements », pensai-je. Mais je retournai dans ma chambre.

Papa prit ma température. Elle était juste un peu au-dessus de la normale.

- Tu seras en forme demain, me dit-il en me ramenant la couverture sous le menton. Plus de balades cette nuit, d'accord ?

Je marmonnai une réponse et sombrai presque immédiatement dans un sommeil agité.

Je fis un second cauchemar.

Je marchais dans le marécage, lorsque soudain des hurlements m'entourèrent.

Je me mis à courir. Et brusquement, je me retrouvai de nouveau englué dans une tourbière épaisse. Et les hurlements montaient, l'un après l'autre, se répercutant tout autour de moi tandis que je m'enfonçais dans la boue.

Lorsque je m'éveillai le lendemain matin, ce mauvais rêve hantait encore mon esprit.

Toutefois, quand je sortis de mon lit, je m'aperçus que la fièvre était tombée. La lumière du soleil illuminait ma chambre. Par la fenêtre, je voyais un ciel bleu parfaitement clair. Ce beau temps me fit oublier mes cauchemars. Si Bill était dans le coin, nous pourrions peut-être nous aventurer ensemble dans le marécage.

J'enfilai un jean et un T-shirt.

J'avalai en toute hâte une tasse de chocolat et un bol de corn flakes, laissai ma mère s'assurer que je n'avais plus de fièvre en me tâtant le front, et me précipitai dehors.

- Hé ! Une minute, me cria Maman en s'étranglant avec une gorgée de café. Où cours-tu si tôt ?

- Je veux voir si Bill est chez lui, dis-je. Peut-être qu'on ira se balader tous les deux.

- D'accord, mais ne te fatigue pas trop. Promis ?

- Ouais, promis, répondis-je.

J'ouvris la porte de la cuisine, sortis sous le soleil aveuglant - et poussai un cri strident quand un énorme monstre noir me sauta sur la poitrine et me renversa par terre.

- Au secours ! braillai-je en m'effondrant sous le poids de mon assaillant. Au secours ! Il... il me lèche la figure !

Dans mon affolement, je mis un certain temps à me rendre compte que le monstre était en fait un grand chien.

Quand Papa et Maman vinrent retenir l'animal pour me permettre de me dégager, je riais de bon coeur.

- Hé ! Tu me chatouilles !

Je m'essuyai les joues du revers de la main et me relevai tant bien que mal. Maman demanda au chien :

- D'où viens-tu, toi ?

Elle et Papa finirent par le lâcher. Il resta là, à haleter en remuant la queue. Une grosse langue rose pendait hors de sa gueule.

- Il est énorme ! s'exclama Papa. Il doit être à moitié berger allemand.

- En tout cas, il m'a flanqué une belle frousse, dis-je.
Pas vrai, mon pote ?

Je me penchai pour caresser son beau pelage foncé.
Sa queue frétille deux fois plus.

- Il t'a adopté, on dirait, observa Maman.

- Il m'a pratiquement tué, oui ! Regardez-le. Il doit peser plus de cinquante kilos !

- Est-ce que c'était toi qui grattais à notre porte la nuit dernière ? intervint Emily qui venait d'apparaître, encore vêtue du long T-shirt qui lui servait de chemise de nuit.

Elle s'étira, bâilla longuement et reprit :

- Je crois que ça résout notre mystère, Gary.

- Peut-être...

Je m'agenouillai près du grand chien et lui flattai l'échine. Il me donna un grand coup de langue sur le visage. Je l'esquivai en riant.

- Stop ! Ne fais pas ça !

- Je me demande à qui il appartient, murmura Maman qui regardait l'animal d'un air pensif. Gary, vérifie son collier ! Il y a probablement son adresse dessus.

Je tâtonnai dans la fourrure soyeuse.

- Il n'a pas de collier !

- C'est peut-être un chien errant, lança Emily de l'intérieur de la cuisine. Voilà pourquoi il grattait à la porte la nuit dernière.

- Ouais, dis-je. Il se cherche un foyer. Est-ce qu'on ne pourrait pas...

- Hmm, je m'y attendais, coupa Maman en secouant

la tête. Je ne pense pas que nous ayons besoin d'un chien en ce moment, Gary. On vient à peine d'emménager, et...

- Mais il me faut une compagnie ! protestai-je. Je me sens un peu seul, ici. Un chien, ce serait génial, Maman !

- Tu as déjà la compagnie des cerfs, déclara Papa d'un ton moqueur.

Il se tourna vers leur enclos. Les cerfs dressaient la tête, épiaient les mouvements du chien avec attention.

- On ne peut pas emmener un cerf faire un tour, marmonnai-je. D'ailleurs, tu vas les lâcher dans la nature, non ?

- Ce chien a sans doute un maître, dit Maman. On n'a pas le droit de s'approprier n'importe quel animal en vadrouille. Et puis il est tellement grand, Gary. Trop grand pour...

- Oh, laissez-le garder son chien ! s'exclama Emily depuis la maison.

Je faillis en tomber à la renverse. C'était la première fois depuis des siècles que ma sœur prenait mon parti.

La discussion se poursuivit durant plusieurs minutes. Tout le monde reconnaissait que le chien avait l'air docile et gentil, en dépit de sa taille impressionnante. Et il était certainement affectueux. Je ne pouvais pas l'empêcher de me lécher.

Au bout d'un moment, je vis Bill arriver. Il se dirigeait vers nous à travers la pelouse. Il portait un léger débardeur, un bermuda et des baskets.

- Hé ! Regarde ce qu'on a trouvé ! lui criai-je.
Je le présentai à mes parents. Emily était partie dans sa chambre s'habiller.

- Tu as déjà vu ce chien ? demanda Papa à Bill.
Sais-tu s'il appartient à quelqu'un du voisinage ?
Bill secoua la tête.

- Non . Je ne l'ai jamais vu.
Il tapota prudemment la tête de l'animal.

- D'où tu sors, mon gros ? lui dit-il.
Le chien leva les yeux sur lui. Ils étaient bleus. Bleus comme le ciel.

- Il ressemble plutôt à un loup qu'à un chien, observa Bill.

J'approuvai d'un hochement de tête.

- Tu as raison. Qui sait, c'était peut-être lui qui hurlait comme un loup la nuit dernière. Tu as entendu ces hurlements effrayants ?

- Non, me répondit-il. En général, je dors comme une souche. Mon père est obligé d'entrer dans ma chambre et de crier dans un mégaphone pour me réveiller. Je t'assure !

Tout le monde éclata de rire.

- C'est vrai qu'il ressemble à un loup, murmura Maman en regardant les yeux bleus du chien.

- Les loups sont plus maigres, objecta Papa. Leur gueule est plus étroite. Je suppose qu'il pourrait être en partie loup. Mais c'est peu probable dans ce secteur géographique.

- Appelons-le Wolf ! m'écriai-je avec enthousiasme.
C'est un nom qui lui va comme un gant. Salut, Wolf !

Hé, Wolf ! Ici, Wolf !

Le chien dressa les oreilles.

- Vous voyez ? Il aime son nom ! Wolf ! Wolf !

Le chien me dévisagea et lança un aboiement bref.

- Je peux le garder ? suppliai-je.

Papa et Maman échangèrent un long regard.

- D'accord, pour le moment, déclara Maman.

Cet après-midi-là, Bill m'entraîna dans le marécage.

J'avais encore mes cauchemars à l'esprit, mais je faisais de mon mieux pour les chasser.

Je jetai un coup d'œil vers Wolf. Il somnolait au soleil, couché sur le flanc, ses pattes étendues droit devant lui.

Je suivis Bill le long du sentier poussiéreux. De grands papillons noir et orange voletaient sur un massif de fleurs sauvages. Mon pied s'enfonça dans une ornière.

- Aïe, zut !

Quand je le retirai, ma chaussure était couverte de sable mouillé.

- Tu connais la tourbière ? me demanda Bill. Elle est chouette.

- Ouais ! Allons-y ! On pourra jeter des bâtons et des machins dedans, et les regarder s'enfoncer.

- Tu crois que des gens s'y sont déjà embourbés ? Bill chassa un moustique qui tournait autour de son large front, puis gratta sa tignasse hirsute.

- Peut-être, répondis-je en pénétrant derrière lui dans un bosquet de roseaux. Peut-être que la tourbière les a avalés tout crus...

- Mon père affirme que c'est impossible.
- Tu parles ! rétorquai-je. Je te parie que des gens sont déjà tombés par accident dedans, et que la boue les a engloutis peu à peu. Si on avait emporté une canne à pêche, on aurait même pu repêcher leurs squelettes.

- Brrr ! fît-il. Affreux !

Nous marchions sur un tapis moelleux de feuilles mortes. Soudain, Bill s'arrêta, un doigt sur les lèvres.

- Chut.

J'avais entendu moi aussi comme un bruit de pas derrière nous. Je me figeai sur place, aux aguets.

La frayeur traversa les yeux de Bill.

- Quelqu'un nous suit, murmura-t-il. C'est l'ermite du marécage !



- Vite, cachons-nous ! ordonnai-je.

Bill plongea derrière un épais fourré. Je tentai de l'imiter, mais il n'y avait pas assez de place pour nous deux.

À quatre pattes, je cherchai fébrilement quelque chose derrière quoi me cacher. Le bruit précipité des pas sur les feuilles mortes se rapprochait.

Je rampai vers un nid de branchages. Impossible d'y pénétrer. Quant aux touffes de fougères autour de moi, elles paraissaient trop basses.

- Cache-toi ! Cache-toi ! me chuchotait Bill.

Rien à faire ! J'étais pris au piège, visible de tous côtés.

Résigné, je me remis debout au moment même où notre poursuivant apparut. C'était mon chien.

- Wolf ! m'exclamai-je avec soulagement.

Il agita frénétiquement la queue dès qu'il me vit. Il poussa un aboiement sonore, et me bondit dessus. Je n'eus que le temps d'articuler :

- Wolf, non !

Ses pattes heurtèrent ma poitrine. Je basculai en arrière et m'effondrai sur Bill.

- Hé ! protesta celui-ci en se démenant pour se relever.

Wolf continua d'aboyer à tue-tête et faillit m'étouffer sous ses coups de langue.

- Wolf ! Suffit, Wolf !

Je me relevai à mon tour et époussetai mon T-shirt couvert de feuilles.

- Wolf, il faut que tu arrêtes ces bêtises, dis-je. Tu n'es plus un chiot, tu sais !

- Je me demande comment il nous a trouvés, marmonna Bill.

- Le flair, je pense.

Le chien nous regardait en haletant joyeusement.

- Allons voir la tourbière, maintenant, dit Bill avec impatience.

Il voulut mener la marche, mais Wolf le bouscula sans ménagement pour nous devancer. Ses pattes puissantes bondissaient sur le sentier.

- On dirait qu'il sait où nous allons, observai-je, étonné.

- Peut-être qu'il est déjà passé par là, dit Bill. Peut-être qu'il connaît bien le coin.

« D'où viens-tu, chien ? », pensai-je.

Wolf semblait parfaitement à son aise dans le marécage.

Un moment plus tard, nous arrivions au bord de la tourbière. J'essuyai mon front humide de transpira-

tion et contemplai la mare boueuse. Les rayons du soleil jouaient sur sa nappe verdâtre. Des milliers d'insectes minuscules dansaient dans la lumière.

Bill ramassa une branche sèche et la cassa. Puis il lança une des moitiés en l'air.

Elle frappa la surface de la tourbière avec un bruit mou. Floc. Et elle resta là, sans couler.

- Raté, dis-je. Essayons avec quelque chose de plus lourd.

Je me mis à chercher un objet quelconque autour de moi, mais un grondement étouffé attira mon attention. À ma surprise, je constatai qu'il provenait de Wolf.

Le chien avait baissé sa grosse tête. Tout son corps était tendu en avant, prêt à l'attaque. Ses babines noires étaient retroussées sur ses crocs étincelants.

- Je crois qu'il sent un danger, commenta Bill à voix basse.

Sans cesser de montrer les dents, Wolf émit un autre grognement menaçant. Son pelage se hérissa.

Un bruit de branches écrasées me fit lever les yeux. Je vis une silhouette grise filer derrière les hautes herbes, au-delà de la tourbière.

- Qui... qui est-ce ? chuchota Bill.

J'étais incapable de prononcer un mot.

- Est-ce que ce ne serait pas... suggéra Bill.

- Oui, balbutiai-je enfin. C'est lui. L'ermite du marécage.

Je me laissai tomber à genoux pour ne pas être vu. Mais sans doute nous avait-il déjà repérés ? Depuis combien de temps se baladait-il de l'autre côté de la tourbière ?

Bill devait penser la même chose. Il s'accroupit à mes côtés.

- Tu crois que ce timbré nous épiait ? demanda-t-il. Wolf continuait de grogner sourdement, figé.

Toujours baissé, je me rapprochai de lui. Par besoin de protection sans doute.

J'observai l'homme étrange qui se déplaçait à travers les fourrés. Sa longue crinière grise et hirsute lui pendait dans le dos. Il regardait sans arrêt derrière lui en marchant, comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Il portait un grand sac marron sur l'épaule.

Son regard se tourna dans notre direction. Le cœur battant, je tâchai de me dissimuler un peu plus derrière Wolf.

Le chien, qui n'avait pas bougé, se taisait à présent. Il restait tendu, l'œil fixe, prêt à bondir.

Quelles étaient ces taches sombres sur la chemise sale de l'ermite ? Des taches de sang ?

Un frisson me courut dans le dos.

L'ermite disparut derrière un bosquet. Nous ne pouvions plus le voir, mais nous entendions décroître le bruit de ses pas. Puis ce fut le silence.

Wolf s'ébroua, comme pour chasser l'individu de son esprit. Sa queue remua lentement. Son corps se détendit. Il se mit à pousser des petits jappements - une façon de me faire comprendre à quel point il venait d'avoir peur. Je caressai la douce fourrure de sa tête.

- Tout va bien, mon vieux, murmurai-je d'une voix rassurante.

Il cessa de gémir et me lécha le poignet.

- Ce type me flanque la chair de poule ! s'exclama Bill en se redressant.

- Il a même effrayé le chien, dis-je. Qu'est-ce que tu crois qu'il transportait dans son sac ?

- Probablement la tête de quelqu'un !

Je me mis à rire. Mais en voyant l'expression de ses yeux, je me rendis compte qu'il ne plaisantait pas.

- Arrête ! Tout le monde affirme qu'il est inoffensif, protestai-je.

- Tu parles ! Il avait plein de sang sur sa chemise ! s'écria Bill en frissonnant.

Un troupeau de nuages passa devant le soleil, et des ombres se couchèrent sur la tourbière. La branche de Bill avait disparu, aspirée par le liquide épais.

- Si on rentrait ? proposai-je.

Bill s'empressa d'opiner.

- Ouais, d'accord !

J'appelai Wolf, qui fouinait quelque part dans l'herbe, et nous rebroussâmes chemin.

Une brise légère faisait craquer les branches des palmiers et trembler les fougères. Les ombres s'allongeaient, devenaient plus obscures.

Nous avions presque atteint la lisière des arbres, là où commençait le champ d'herbe plate donnant sur l'arrière de nos maisons, quand Bill s'arrêta brusquement.

Je vis sa bouche s'ouvrir de stupéfaction.

Je suivis son regard.

Puis je poussai un cri horrifié et me cachai les yeux pour échapper à une vision écœurante.

Quand je regardai à nouveau, l'affreux amas de plumes et de chair ensanglantées était toujours à mes pieds.

- Qu-qu'est-ce que c'est ? bégaya Bill.

Il me fallut un certain temps pour me rendre compte qu'il s'agissait d'un grand héron. Il avait été lacéré, mis en pièces au point d'en devenir méconnaissable. De longues plumes blanches s'éparpillaient sur le sol. La poitrine du pauvre volatile était ouverte, déchirée en deux.

- L'ermite du marécage ! s'écria Bill.

- Hein ? fis-je, abasourdi.

- C'est pour ça qu'il avait du sang sur sa chemise !

- Mais pourquoi massacrerait-il un oiseau ? demandai-je d'une voix éteinte.

- Parce que... parce que c'est un monstre !

- Non, Bill. L'auteur de ce massacre doit être un animal. Regarde !

Je lui montrai le sol. Il y avait des empreintes de pattes autour de l'oiseau mort.

- On dirait des pattes de chien, murmurai-je pensivement en les examinant.

- Les chiens ne font pas ça aux oiseaux, objecta Bill. À ce moment-là, Wolf arriva en bondissant.

Il s'arrêta pile devant l'oiseau mort et se mit à le renifler.

- Non, Wolf ! Écarte-toi de là ! ordonnai-je.

J'empoignai son encolure puissante et tentai de le ramener en arrière. Il résistait.

- Rentrons à la maison, dit Bill. Éloignons-nous de cette chose. Je vais avoir des cauchemars.

Je tirai sur Wolf de toutes mes forces, et il finit par céder. Contournant avec précaution le héron éventré, nous nous dirigeâmes à pas pressés vers la sortie du marécage. Aucun de nous ne disait mot. Nous pensions tous les deux à ce que nous venions de voir. En parvenant au champ derrière nos maisons, je dis au revoir à Bill et le regardai rentrer chez lui au pas de course. Wolf l'accompagna un bout de chemin. Puis il fit demi-tour et revint vers moi.

Le soleil couchant réussit à percer les nuages. Protégeant mes yeux de son éclat soudain, j'aperçus mon père en train de travailler dans l'enclos aux cerfs. Je me précipitai vers lui.

- Papa ! Papa !

Il leva les yeux en m'entendant. Il était vêtu d'un jean, d'une chemisette jaune et coiffé d'une casquette à visière, rabaisée sur le nez.

- Qu'est-ce qui t'arrive, Gary ?

- Bill et moi... On a trouvé un héron massacré !

- Ici ? Dans le marécage ?

Il ôta sa casquette, s'essuya le front et la remit en place.

- Papa, c'était un vrai carnage !

Il ne parut pas s'émouvoir.

- Ça fait partie de la vie sauvage, affirma-t-il en soulevant le sabot d'un cerf pour l'examiner. Tu le sais bien, Gary. La violence règne parfois dans la nature. La loi du plus fort, tout ça... nous en avons déjà parlé.

- Non, Papa, c'est différent ! Ce héron a été éventré, mis en pièces. Comme si quelqu'un s'était jeté sur lui et...

- Un autre volatile, peut-être, dit Papa. Un grand oiseau de proie. Ça pourrait être un...

- On a vu l'ermite du marécage, l'interrompis-je. Il avait plein de sang sur sa chemise. Mais il y avait aussi des empreintes de pattes sur le sol, autour de l'oiseau mort.

Papa lâcha le sabot du cerf.

- Calme-toi, Gary. Si tu continues à explorer le marécage, tu découvriras forcément des tas de choses effrayantes. Mais ne te laisse pas emporter par ton imagination.

- Bill a dit que c'était l'oeuvre d'un monstre ! m'écriai-je.

Papa fronça les sourcils et se gratta la tête.

- Hmm. Je crois que ton nouvel ami a pas mal d'imagination, lui aussi, déclara-t-il.

Cette nuit-là, mes parents acceptèrent de laisser dormir Wolf près de mon lit. J'en fus soulagé, car je me sentais bien plus en sécurité avec le grand chien lové sur le tapis.

L'image du héron mort m'avait poursuivi toute la soirée, même pendant ma partie d'échecs avec Emily, après le dîner. En dépit de mes efforts, je revoyais sans cesse l'oiseau sanguinolant gisant sur le sentier. C'est pourquoi la présence de Wolf à mes côtés me réconfortait.

- Tu me protégeras, pas vrai, mon pote ? lui chuchotai-je en me penchant vers lui.

Il poussa un gros soupir. La pleine lune qui déversait ses rayons à travers la fenêtre illuminait son pelage. Il dormait, la tête posée sur ses deux pattes de devant. Je m'endormis paisiblement à mon tour.

Je ne sais pas combien de temps s'écoula ainsi. Soudain, un grand fracas me réveilla en sursaut.

Je me redressai dans mon lit. Le bruit provenait du salon.

Quelqu'un pénétrait dans la maison par effraction !

Était-ce un cambrioleur ?

Je me levai, le cœur battant, et me dirigeai vers la porte.

Le vacarme redoubla.

Il y eut un choc épouvantable, suivi d'un piétinement.

- Qui... Qui est-là ? criai-je.

Papa, Maman et Emily me rejoignirent dans le couloir. En dépit de l'obscurité, je pouvais voir la frayeur et la confusion sur leurs visages.

Je fus le premier à pénétrer dans le salon, que la lune éclairait de ses rayons pâles. Juste à temps pour voir Wolf bondir contre la baie vitrée. Il heurta celle-ci avec un bruit assourdissant et retomba en arrière.

- Wolf ! Qu'est-ce qui te prend ?

Je découvris avec stupéfaction qu'il avait renversé la lourde table du salon et la lampe qui se trouvait dessus en prenant son élan.

- Il essaie de sortir ! m'exclamai-je.

Papa m'étreignit l'épaule et murmura :

- Regarde-moi ce désordre. On dirait qu'une tornade est passée par là.

Le grand chien se tourna vers nous, haletant. Le clair de lune donnait à ses yeux une lueur rougeâtre.

- Pourquoi tient-il tellement à sortir ? s'étonna Emily.

- On ne peut pas le garder à l'intérieur s'il fait ça toutes les nuits, intervint Maman.

Wolf baissa la tête et gronda d'excitation. Il s'apprêtait de toute évidence à recommencer son manège.

- Ouvrons-lui vite, reprit Maman. Laissons-le sortir avant qu'il ne détruise toute la pièce.

Papa se hâta de faire coulisser la baie vitrée. Wolf n'hésita pas une seconde. Il bondit au-dehors et s'éloigna à toute allure. Je n'eus que le temps de le voir filer derrière la maison.

- Je crois qu'il se dirige vers le marécage, dis-je.

- Il a carrément essayé de passer à travers la vitre, observa Maman.

- Il est si costaud qu'il aurait sans doute réussi à la briser ! ajouta Emily en allumant le plafonnier.

Papa referma la baie et se tourna vers moi.

- Tu sais ce que ça signifie, n'est-ce pas, Gary ?

- Non. Quoi ?

- Wolf devra rester dehors à partir de maintenant.

Il se baissa et commença à ramasser les morceaux de la lampe brisée.

- Mais, Papa...

- Il est trop grand et trop agité pour rester dans la

maison, poursuivit-il sans tenir compte de mon intervention.

Il tendit les débris à Emily. Puis il alla relever la table et la remit à sa place.

- Wolf ne voulait pas casser la lampe, protestai-je. Il ne l'a pas fait exprès.

- Il cassera tout ce que nous avons, dit Maman.

- Il est trop grand, renchérit Papa. Il devra rester à l'extérieur, Gary.

Emily demanda à nouveau :

- Mais pourquoi tenait-il tant à sortir ?

- Il a sans doute l'habitude de se balader la nuit, répondit Papa.

Il me regarda et conclut :

- Il sera plus heureux dans la nature.

- Ouais, peut-être, marmonnai-je d'un air sombre.

J'aimais bien avoir Wolf à côté de moi pendant mon sommeil. Mais je savais que je ne parviendrais pas à convaincre mes parents de lui donner une deuxième chance. Ils avaient pris leur décision. En tout cas, ils ne m'empêchaient pas de le garder.

« Quel fou, ce chien ! pensai-je en secouant la tête. Il doit avoir un problème, mais lequel ? »

- Bon, maintenant, on va peut-être pouvoir dormir en paix, dit Papa après avoir tout rangé.

Il se trompait.

J'entendis de nouveau les hurlements quelques instants plus tard.

D'abord, je crus que c'était un rêve. Mais quand j'ouvris les yeux et regardai autour de moi dans la pénombre, les cris continuèrent de s'élever au-dehors. Dormant à moitié, je saisis la couverture des deux mains et la ramenai sous mon menton.

Les hurlements montaient sous ma fenêtre. Ils ne semblaient pas provenir de la gorge d'un animal. Ils avaient quelque chose de furieux. Quelque chose d'*humain*.

Un instant, la vision d'un loup-garou monstrueux, déchirant sa chemise de ses griffes acérées, se forma dans mon esprit.

« Arrête de te faire peur, me dis-je. C'est un simple loup. Ça ne peut être qu'une espèce de loup des marais. »

Une petite voix me soufflait que c'était sans doute

Wolf qui poussait ces cris abominables, mais je refusais de l'écouter.

« Pourquoi un chien hurlerait-il de la sorte ? Les chiens aboient. Ils ne hurlent que lorsqu'ils ont mal ou qu'ils sont très contrariés. »

Je fermai les yeux et m'efforçai de ne plus écouter l'effrayant vacarme.

Soudain, les hurlements cessèrent. Il y eut un silence. Puis j'entendis une course précipitée. Suivie d'un bruit de lutte et d'un cri bref, terrifié. Un cri d'agonie.

« Ça se passe tout près de la maison », pensai-je.

À présent parfaitement réveillé, je sortis du lit, et m'approchai de la fenêtre.

La pleine lune caressait l'herbe de la pelouse, humide de rosée. Le front pressé contre la vitre, j'observai le marécage, au loin. Mes yeux s'agrandirent de surprise. Une créature filait vers les arbres à toute allure. Une grande créature se déplaçant à quatre pattes.

À peine eut-elle disparu dans le noir que ses hurlements me parvinrent de nouveau. Des hurlements de triomphe.

« Est-ce Wolf ? », me demandai-je.

Je continuai d'observer l'orée du marécage un bon moment. Mais je ne voyais plus que le contour des arbres.

« Ça ne peut pas être Wolf. Faites que ce ne soit pas Wolf. »

Baissant les yeux, j'aperçus quelque chose au milieu

de la pelouse. À quelques mètres de l'enclos aux cerfs.

D'abord, je crus que c'était un tas de chiffons. J'ouvris la fenêtre pour m'en assurer d'une main tremblante. Il fallait que je voie ça de plus près.

Je me hissai sur le rebord et me laissai tomber dans l'herbe. Sa fraîcheur glaça mes pieds nus.

Me tournant vers l'enclos aux cerfs, je vis qu'ils étaient debout, tendus, serrés les uns contre les autres. Leurs yeux noirs épiaient mes mouvements. Ils me regardèrent me diriger vers la masse qui m'attirait.

Ce n'était pas un tas de chiffons. Qu'est-ce que c'était donc ?

Lorsque je distinguai ce qui gisait en tas, un faible cri m'échappa et je portai ma main à ma bouche. Une envie de vomir me saisit.

C'était un lapin, ou du moins ce qu'il en restait. Il venait d'être éventré, presque déchiré en deux. Une de ses oreilles avait été arrachée. Ses petits yeux noirs, figés par la mort, exprimaient encore la terreur. Je me forçai à regarder ailleurs.

L'estomac nauséeux, je retournai en courant à la maison et grimpai dans ma chambre.

Quand je refermai la fenêtre, les hurlements s'élevèrent de nouveau dans le lointain. Ils semblaient se moquer de moi.

Après le petit déjeuner, le lendemain matin, je conduisis Papa près de l'enclos aux cerfs pour lui montrer le lapin.

Dès que je mis le nez dehors, Wolf déboucha derrière la maison en agitant furieusement la queue. Il fonça

sur moi, faillit me renverser dans son excitation, et me fit une fête comme s'il ne m'avait pas vu depuis longtemps. Je me démenai comme je pus pour échapper à ses grands coups de langue.

- Arrête, arrête, Wolf ! Ça suffit ! m'exclamai-je en riant.

- Ton chien est un tueur, dit une voix derrière moi. Me retournant, je m'aperçus qu'Emily nous avait suivis. Les bras croisés sur sa poitrine, elle fusillait Wolf d'un œil accusateur.

- Tu vois ce qu'il a fait à ce pauvre lapin ? ajouta-t-elle en secouant la tête.

Je protestai :

- Qui te dit que c'est lui qui l'a fait ?

- Qui d'autre veux-tu que ce soit ? C'est un tueur !

- Ah oui ? Regarde comme il est doux.

Je mis mon poignet dans la gueule de Wolf. Il le saisit entre ses dents avec délicatesse, prenant soin de ne pas me blesser.

- Wolf est peut-être aussi chasseur, intervint Papa qui examinait le lapin.

Il se tourna vers l'enclos aux cerfs. Les uns contre les autres, les cerfs avaient les yeux rivés sur Wolf.

- Dieu merci, ils sont en sécurité derrière leur grillage, observa-t-il.

- Papa, il faut nous débarrasser de ce chien, dit Emily.

Je m'indignai.

- Jamais de la vie ! Tu n'as aucune preuve qu'il a fait quelque chose de mal ! Pas la moindre preuve !

- Tu n'as aucune preuve du contraire ! rétorqua méchamment ma sœur.

- Tu es folle ! Tu n'as donc pas entendu les hurlements, cette nuit ? Ce n'était pas un chien. Les chiens ne hurlent pas de cette manière !

- Alors, qu'est-ce que c'était ?

Papa s'interposa entre nous.

- J'ai entendu aussi, déclara-t-il. Ça ressemblait plutôt aux hurlements d'un loup. Ou d'un coyote.

- Tu vois ? lançai-je à Emily.

- Mais je serais vraiment surpris de rencontrer un loup ou un coyote dans la région, ajouta-t-il.

Emily gardait les bras résolument croisés sur sa poitrine. Elle regarda Wolf et frissonna.

- Il est dangereux, Papa. Tu dois nous débarrasser de lui.

Papa caressa la tête du chien puis il le gratta sous le museau.

- Contentons-nous de faire attention quand il est dans les parages, dit-il. Il a l'air très gentil, mais on ne le connaît pas vraiment. Alors, soyons prudents.

- Compte sur moi ! répliqua Emily. Je ne m'approcherai plus jamais de ce monstre.

Elle se détourna et s'engouffra dans la maison d'un pas furieux.

Papa alla chercher une pelle et une boîte en carton dans la remise à outils pour enterrer le lapin.

Je m'agenouillai près de Wolf et serrai contre moi sa grosse tête soyeuse.

- Tu n'es pas un monstre, hein ? murmurai-je. Emily

est folle, tu sais ça ? Non, tu n'es pas un monstre. Je ne peux pas croire que c'est toi que j'ai vu galoper vers le marécage la nuit dernière.

Wolf plongea ses yeux bleus dans les miens. Il me regarda sans ciller.

Il semblait essayer de me dire quelque chose.

Mais j'ignorais ce que ça pouvait être.

Je n'entendis pas les hurlements cette nuit-là.

Je m'éveillai dans le silence et regardai par la fenêtre. Wolf était probablement parti errer dans le marécage. Je savais qu'au matin, il reviendrait me sauter au cou comme s'il ne m'avait pas vu depuis des siècles. Je me rendormis.

Le lendemain, Bill arriva juste au moment où je donnais à Wolf son petit déjeuner, un grand saladier de croquettes pour chien.

- Alors, quoi de neuf ? me dit-il.

C'était son entrée en matière habituelle.

- Pas grand-chose.

Je refermai le sac de croquettes et le remportai dans la cuisine. Wolf mâchait bruyamment, la tête plongée dans son saladier.

- Tu veux qu'on retourne se balader dans les marais ? proposa Bill de sa drôle de voix enrouée.

- Ouais, bien sûr !

Après avoir prévenu mes parents, je partis avec lui le

long du sentier. Wolf nous rejoignit au galop. Il nous dépassa, et attendit qu'on le rattrape ; puis il se mit à effectuer des zigzags fous devant et derrière nous, s'ébattant joyeusement sous le soleil.

- Tu as entendu parler de M. Warner ? me demanda Bill.

Il se baissa pour cueillir un brin d'herbe qu'il glissa entre ses dents.

- Qui ça ?

- Eddie Warner. Je suppose que vous n'avez pas encore eu le temps de faire la connaissance des Warner. Ils habitent dans la dernière maison, là-bas.

Il me montra du doigt, derrière nous, un chalet de bois situé à l'écart de notre pâté de bungalows.

- Et alors ? Qu'est-ce qu'il a, ton M. Warner ?

- Il a disparu, dit Bill en mâchouillant son brin d'herbe. Il n'est pas rentré chez lui hier soir.

Je me retournai pour examiner leur maison.

- Ah bon ? Où était-il parti ?

Des vapeurs brûlantes s'élevaient de l'herbe, la maison donnait l'impression de trembloter au loin.

- Chasser la dinde sauvage dans le marécage, répondit Bill. Il adore ça. Je l'ai accompagné une ou deux fois, et je peux te dire que c'est un sacré chasseur. Quand il tue une dinde, il la suspend par les pattes sous le porche de sa maison et la laisse faisander comme ça un jour ou deux.

- Ah bon ?

Ça me semblait plutôt écœurant.

- Ouais, tu sais, comme un genre de trophée, pour-

suivit-il. Quoi qu'il en soit, il est allé chasser la dinde sauvage hier après-midi dans le marécage, et il n'est pas revenu. Mme Warner en a parlé à ma mère ce matin, au téléphone. Elle est très inquiète.

- Bizarre, dis-je. Il s'est peut-être tout simplement perdu.

- Jamais de la vie ! s'écria Bill en secouant la tête. Pas lui. Il vit dans le coin depuis trop longtemps. Il a été le premier à venir s'installer ici. Il ne pourrait pas se perdre.

- Alors, le loup-garou a dû le manger ! déclara derrière moi une voix inconnue.



Surpris, je me retournai vivement pour me trouver nez à nez avec une fille d'à peu près notre âge. Elle avait des cheveux carotte ramenés en queue de cheval sur le côté, des yeux verts de chat, un petit nez retroussé et des taches de rousseur sur toute la figure. Elle portait un jean délavé, et un T-shirt sur lequel un alligator vert souriait de toutes ses dents.

- Cassie, qu'est-ce que tu fais là ? s'étonna Bill.

- Je vous ai suivis.

Elle m'examina avec attention.

- Tu es le nouveau, hein ? Gary, je crois. Bill m'a déjà parlé de toi.

- Salut, balbutiai-je, embarrassé. Moi aussi, il m'a parlé d'une fille habitant dans le voisinage.

- Je t'ai même prévenu qu'elle était un peu timbrée, ironisa Bill.

- Je m'appelle Cassie O'Rourke, dit-elle.

Elle arracha d'un mouvement rapide l'herbe de la bouche de Bill, qui feignit de lui donner une claque.

- Qu'est-ce que c'était que cette remarque à propos de loup-garou ? demandai-je.

- Oh, Cassie, ne recommence pas avec ces histoires, marmonna Bill. C'est trop stupide.

- Avoue plutôt que ça te fait peur !

- Non, je n'ai pas peur. Mais je trouve ça stupide. Nous venions de pénétrer sous l'ombre des arbres.

- Il y a un loup-garou dans le marécage, affirma Cassie en baissant la voix. Il profite de la pleine lune pour tuer tout ce qu'il rencontre !

- Bien sûr ! Et moi, je vais battre des ailes et m'envoler sur Mars, dit Bill, sarcastique.

- Ferme-la ! aboya Cassie. Gary me prend au sérieux, lui. Pas vrai ?

Je haussai les épaules.

- Je ne sais pas si je crois aux loups-garous.

En tout cas, je savais que je n'avais pas envie d'y croire.

Nous continuâmes notre randonnée. Il avait plu dans la nuit. Le sol était plus détrempé que d'ordinaire. Nous n'arrêtons pas de glisser dans la boue.

- Est-ce que tu entends les hurlements la nuit ? demandai-je à Cassie.

- Bien sûr ! C'est le loup-garou, me chuchota-t-elle en me fixant de ses yeux de chat. Je ne plaisante pas, Gary. Ces hurlements proviennent d'un loup-garou qui vient de tuer.

Billricana.

- Quelle imagination, Cassie ! Tu as dû regarder trop de films d'horreur à la télé.

- La vie réelle est parfois plus effrayante que les films, murmura-t-elle.

- Oooh, arrête. Tu me donnes la chair de poule ! s'exclama Bill d'un ton moqueur.

Elle l'ignora. Elle n'arrêtait pas de me regarder tout en marchant.

- Tu me crois, toi, n'est-ce pas ?

- Je ne sais pas.

Nous étions arrivés devant la tourbière, dont la surface vert sombre gargouillait sournoisement. De grosses mouches bourdonnaient dans l'air humide et lourd.

- Les loups-garous, ça n'existe pas, répéta Bill en lui souriant. À moins que tu n'en sois un !

Cassie leva les yeux au ciel.

- Très drôle !

Elle fit semblant de le mordre en claquant bruyamment des dents. J'entendis un léger bruissement de l'autre côté de la tourbière. Les herbes s'écartèrent et Wolf apparut au bord de l'eau.

- À quoi ressemble-t-il, ton loup-garou ? demanda Bill. Est-ce qu'il a les cheveux carotte et des taches de rousseur ?

Cassie ne répondit pas.

Une expression terrifiée se lisait soudain sur son visage. Ses yeux verts étaient fixes, ses taches de rousseur disparaissaient sous sa pâleur.

- Le voilà, bégaya-t-elle d'une voix étouffée. Le loup-garou, c'est lui !

Et elle pointa le doigt sur... Wolf !

- Non ! protestai-je.

Mais je m'aperçus que j'avais mal compris. Le doigt de Cassie n'était pas dirigé sur Wolf. Il désignait une silhouette qui se déplaçait dans l'herbe haute, au-delà du chien.

L'ermite du marécage !

Il progressait d'un pas rapide, penché en avant, ses cheveux emmêlés se soulevant à chaque pas.

Une éclaircie au milieu des fourrés nous le montra mieux, et je vis pourquoi il avait le dos courbé. Il portait quelque chose sur l'épaule. Une espèce de gros sac ?

Wolf se mit à grogner.

L'ermite s'arrêta.

Ce n'était pas un sac qu'il portait sur l'épaule, mais une dinde. Une grosse dinde sauvage.

Une idée inquiétante me traversa l'esprit. L'avait-il prise à M. Warner ?

Cassie disait-elle vrai ? L'ermite était-il un loup-garou ? Avait-il fait subir un sort horrible à M. Warner avant de lui voler sa dinde et de l'emporter pour marquer sa victoire ?

J'essayai de chasser ces pensées saugrenues. Cela n'avait pas de sens. D'un autre côté, la terreur de Cassie semblait bien réelle. Et comment expliquer le héron, le lapin éviscérés avec tant de violence ? Comment expliquer ces hurlements qui tenaient à la fois de l'animal et de l'humain ?

Wolf continuait de grogner. Son pelage se hérissa. L'ermite avançait toujours, je distinguais à présent l'éclat de ses yeux noirs.

- C'est lui ! répéta Cassie. C'est le loup-garou !

- Ferme-la ! chuchota Bill. Il va t'entendre !

Figé par la peur, je regardai les fourrés s'agiter de l'autre côté de la tourbière, que l'ermite était en train de contourner. Il se rapprochait.

- Sauve qui peut ! cria Bill. Vite !

Trop tard.

L'ermite du marécage jaillit tout à coup devant nous.

- Je suis le loup-garou ! hurla-t-il.

Ses yeux étincelaient. Son visage encadré de longs cheveux hirsutes était rouge d'excitation.

Il avait entendu Cassie ! Éclatant d'un rire démentiel, il se mit à faire tourner la dinde dans les airs.

- Je suis le loup-garou !

Cassie et Bill poussèrent un grand cri et détalèrent.

Il ne me fallut qu'une fraction de seconde pour reprendre mes esprits et m'enfuir à mon tour. Wolf,

qui n'avait pas bougé jusqu'ici, bondit dans mon sillage en aboyant.

- Je suis le loup-garou ! braillait l'ermite.

Il se lança à notre poursuite sans cesser de rire comme un fou et de balancer la dinde au-dessus de sa tête.

- Allez-vous-en ! lui cria Cassis qui courait à côté de Bill. Vous entendez ? Laissez-nous en paix !

Ses protestations firent rire l'ermite deux fois plus fort.

Mes chaussures dérapaient sur le sol. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vis que l'homme gagnait du terrain et je m'efforçai d'accélérer l'allure. Des branchages me gifièrent le visage. Ma vue se brouilla, mêlant l'ombre et la lumière, les arbres, les fougères, les buissons épineux.

- Je suis le loup-garou ! Je suis le loup-garou !

Les éclats de rire de l'ermite se répercutaient à travers le marécage.

« Plus vite, Gary, plus vite ! », me répétai-je, le souffle court.

Puis je sentis mon pied se dérober sous moi. Avec un cri de terreur, je tombai de tout mon long dans la boue.

« C'est fini, me dis-je. Tu es fichu. Il t'a rattrapé. »

Je tentai désespérément de me relever, et glissai de nouveau sur le sol. Résigné, je me retournai, m'attendant à ce que l'ermite se jette sur moi.

Mais il s'était arrêté à quelques mètres, laissant choir la dinde à ses pieds. Un étrange sourire éclairait son visage boucané.

Je me demandai où était passé Wolf, que l'apparition de cet homme avait fait grogner de fureur. Qu'attendait-il pour l'attaquer ?

Je me mis à crier :

- Au secours ! Bill ! Cassie !

Silence. Ils avaient sans doute atteint la limite du marécage, maintenant.

J'étais seul. Seul en face de l'ermite.

Je me remis péniblement debout sans le quitter des yeux. Pourquoi me souriait-il comme ça ?

- Allez, va-t'en, dit-il en montrant le sentier d'un geste de la main. Je te taquinais, c'est tout.

- Hein ?

J'avais parlé d'une voix craintive, à peine audible.
- Tu peux partir, répéta-t-il. Je ne vais pas te mordre.
Il cessa de sourire. La vive lueur de ses yeux s'éteignit.

Wolf apparut derrière lui. Le chien regarda l'ermite, puis la dinde morte affalée dans l'herbe. Il émit un aboiement bref. Mais je me rendis compte qu'il était détendu, sans aucune animosité.

- Ce chien est à toi ? demanda l'ermite.

- Oui..., murmurai-je. Je... heu, je l'ai trouvé.

- Alors, surveille-le bien.

Puis il se détourna et, balançant de nouveau la dinde sur son épaule, s'éloigna sans ajouter un mot.

- Le... le surveiller ? bégayai-je. Que voulez-vous dire ?

Mais l'ermite ne me répondit pas.

Il disparut entre les arbres. Le marécage était silencieux à présent, à l'exception du chant des oiseaux et du bruissement des insectes. Rien ne bougeait.

Je te taquinais, avait-il dit. C'était un jeu, rien de plus.

Au bout d'un moment, je me penchai sur Wolf. Le chien reniflait l'herbe, là où l'ermite s'était tenu un peu plus tôt.

- Wolf, le grondai-je, pourquoi tu ne m'as pas protégé ?

Il leva les yeux sur moi, puis se remit à renifler le sol.

- Hé, le chien ! Tu ne serais pas un gros froussard, par hasard ? Tu ne serais pas une poule mouillée malgré tes airs de grand costaud ?

Il m'ignora.

Je poussai un soupir et repris le chemin de la maison. Wolf trottnait derrière moi. Encore sous le coup de ce qui venait de se passer, j'avais mille pensées en tête.

Je ne vis le serpent qu'en marchant dessus. Je baissai les yeux juste au moment où sa tête verte se projetait en avant à la vitesse de l'éclair.

Quand ses crocs se plantèrent dans ma cheville, je poussai un cri. Puis, la douleur se propagea rapidement le long de ma jambe. Un gémissement m'échappa et je m'écroulai sur le sol.

Je me repliai sur moi-même pour tenter d'atténuer la douleur qui m'envahissait. Des points rouges dansaient devant mes yeux. Ils devinrent de plus en plus gros, se fondirent en une brume à travers laquelle je vis le serpent se faufiler sous les fourrés.

Je me massai la cheville. Le rouge s'estompa peu à peu, puis disparut. Seule la douleur subsista.

Quelque chose me mouillait la main. Du sang ?

Baissant les yeux, je m'aperçus que Wolf était en train de me lécher avec force, comme s'il voulait me soigner, me guérir. En dépit de ma douleur, cela me fit sourire.

- Ça va, mon pote, lui dis-je. Ça va maintenant, je t'assure.

Il continua de me lécher la main jusqu'au moment où je me remis debout. La tête me tournait un peu. J'avais les genoux tremblants.

Je fis un pas en avant. Puis un autre.

- Allons-y, Wolf, dis-je.

Il me regarda avec inquiétude.

Je savais qu'il me fallait rentrer très vite à la maison. Si le serpent était venimeux, je courais un gros risque. J'ignorais combien de temps il me restait avant que le venin ne me paralyse complètement - ou pire.

Wolf à mes côtés, je poursuivis mon chemin en boitillant. L'air me manquait. J'avais la poitrine serrée comme dans un étau. Le sol tanguait sous mes pas. Était-ce à cause du venin, ou simplement parce que j'avais très peur ? La morsure m'élançait à chaque pas, mais je continuai d'avancer sans cesser de parler à Wolf.

- Nous y sommes presque, Wolf. On arrive, mon vieux.

Le chien sentait que quelque chose allait de travers. Il restait près de moi au lieu de bondir devant et derrière comme d'habitude.

La lisière des arbres apparut. Au-delà de leur feuillage, le soleil brillait intensément

- Hé ! appela une voix.

Bill et Cassie m'attendaient, assis dans l'herbe. Ils se levèrent et vinrent à ma rencontre.

- Qu'est-ce que tu as ? me demanda Cassie. Ça n'a pas l'air d'aller.

- Non... Je... j'ai été mordu ! articulai-je. Courez chercher mon père, vite !

Tandis qu'ils partaient à toute allure, je m'assis par terre, étendant mes jambes devant moi, et j'attendis. J'avais beaucoup de mal à conserver mon calme.

Le serpent était-il venimeux ? Le venin s'acheminait-il vers mon cœur en ce moment même ? Peut-être ne me restait-il qu'une minute à vivre...

Doucement, très doucement, j'ôtai ma chaussure couverte de boue. Puis, centimètre par centimètre, j'abaissai ma chaussette.

Ma cheville était enflée, j'avais la peau violacée à l'exception d'un cercle blanchâtre autour de la morsure. Au centre de ce cercle, on voyait deux petits trous - la trace des crochets - d'où coulaient deux filets de sang rouge vif.

Quand je détachai mon regard de la morsure, j'aperçus Papa qui fonçait vers moi, suivi de près par Bill et Cassie.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? leur demandait mon père tout en courant. Qu'est-il arrivé à Gary ?

J'entendis Cassie lui répondre :

- Il a été mordu par un loup-garou !

- Comment te sens-tu ? me demanda Maman.

- Beaucoup mieux. Je crois que j'ai eu plus de peur que de mal, en fin de compte.

Papa m'avait fait une piqûre et enveloppé la cheville d'un pansement.

- Ces serpents verts ne sont pas venimeux, me répéta-t-il pour la dixième fois. Mais j'ai pris toutes les précautions nécessaires, à tout hasard.

Il alla se laver les mains à l'évier de la cuisine. Par la porte ouverte, je voyais Wolf dormir dans l'herbe, affalé sur le flanc.

-Qu'est-ce que c'était que cette histoire de loup-garou ? reprit Maman.

-Cassie est obsédée par les loups-garous, dis-je. Elle croit que l'ermite du marécage en est un.

-Elle m'a pourtant l'air sensée, et vraiment charmante. Nous avons bavardé toutes les deux pendant que ton père te soignait. C'est une chance pour toi, Gary, d'avoir déjà rencontré deux amis de ton âge.

- Ouais, mais avec ses histoires de loups-garous, Cassie finira par nous rendre cinglés, Bill et moi.

- Ce vieil ermite n'est pas méchant, déclara Papa. En tout cas, tout le monde le dit.

-N'empêche qu'il nous a flanqué une sacrée trouille. Il nous a couru après à travers tout le marécage en criant : « Je suis le loup-garou ! »

- Curieux bonhomme, murmura Papa en secouant la tête.

-Méchant ou pas, j'aimerais mieux que tu ne t'approches pas de lui, recommanda Maman.

- Vous croyez aux loups-garous, vous ?

Cette question était venue malgré moi. Papa se mit à rire.

- T a mère et moi sommes des scientifiques, Gary. Non, nous ne croyons pas à ces sornettes.

- Ton père est un loup-garou ! plaisanta Maman. Je dois lui raser le dos tous les matins pour lui rendre une apparence humaine.

-Très drôle, dis-je, sarcastique. Je ne rigole pas. Vous n'entendez donc pas ces affreux hurlements la nuit ?

- Des tas de créatures hurlent, répliqua Maman. Je parie que toi aussi tu as hurlé quand ce serpent t'a mordu !

- Vous ne pouvez pas être sérieux une seconde ? protestai-je, dépité. Savez-vous que ces hurlements n'ont commencé qu'à la pleine lune ?

- Ces hurlements ont commencé quand ton chien est arrivé à la maison ! cria Emily depuis le salon.

- Fiche-moi la paix !

- C'est ton chien, le loup-garou !

- Ça suffit, intervint Maman. Il y a une explication logique à tout, Gary. Ces hurlements proviennent d'un animal, pas d'une créature surnaturelle.

- Je voudrais en être aussi sûr que toi, marmonnai-je entre mes dents.

Dehors, Wolf dormait à présent sur le dos, les pattes en l'air. Papa l'observa un instant, puis se tourna vers moi.

- Eh bien, dit-il, la lune restera pleine encore deux nuits. Si les hurlements cessent après-demain soir, nous saurons que c'était bien un loup-garou qui hurlait à la pleine lune. Et alors, brrr...

Il gloussa. Il croyait faire une bonne plaisanterie.

Nous ne nous doutions pas que l'incident qui se produirait cette nuit-là le ferait changer d'avis sur les lous-garous - et pour toujours.

Bill et Cassie vinrent me voir après dîner. Maman et Papa faisaient la vaisselle dans la cuisine. Emily était allée voir avec des voisins l'unique film qui passait dans l'unique cinéma de la ville.

Je marchais sans trop de mal. Ma cheville m'élançait à peine. Papa était un bon docteur.

Je m'installai avec mes amis dans le salon, et une discussion animée sur les loups-garous s'éleva aussitôt.

Cassie répétait que l'ermite du marécage en était vraiment un, qu'il ne plaisantait pas.

Bill la traita de nouveau de cinglée.

- C'est toi qui lui as donné cette idée. Il nous a poursuivis uniquement parce tu l'as désigné comme le loup-garou, et qu'il t'a entendue ! affirma-t-il.

- Pourquoi crois-tu qu'il vit toute la journée au fin fond d'un marécage ? répliqua Cassie. Parce qu'il sait en quoi il se transforme quand la lune est pleine, et qu'il ne veut pas qu'on le découvre !

- Alors, pourquoi nous a-t-il crié qu'il était le loup-garou cet après-midi ? objecta Bill avec impatience. Il se moquait de nous, c'est tout !

- Ça suffit, dis-je. Changeons de sujet. Mes parents sont tous deux des scientifiques, et d'après eux il n'y a aucune preuve que les loups-garous existent.

- C'est ce que prétendent toujours les scientifiques ! marmonna Cassie.

- Ils ont raison, dit Bill. Il n'y a pas de loups-garous, sauf dans les films. Tu es vraiment dingue, Cassie.

- Pauvre taré !

On sentait bien qu'ils avaient déjà eu plus d'une fois ce genre de conversation.

- Si on jouait plutôt à quelque chose ? suggérai-je. J'ai des tas de jeux dans ma chambre...

Cassie m'ignora.

- M . Warner n'est toujours pas revenu, murmura-t-elle. Vous ne devinez pas pourquoi ? Parce qu'il a été assassiné par le loup-garou !

- Ne sois pas stupide ! s'écria Bill. D'abord, qu'en sais-tu ?

- Peut-être que le loup-garou... c'est toi ! dis-je à Cassie.

Bill éclata de rire.

- Ouais. C'est pour ça que tu en parles en experte, Cassie !

- Oh, ferme-la, grommela-t-elle. Tu ressembles plus à un loup-garou que moi, Bill !

- Tu ressembles à un vampire, rétorqua-t-il.

- Et toi à King Kong ! brailla-t-elle.

- Que se passe-t-il, les enfants ? intervint Maman en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.
- Oh, rien, on parlait de films, répondis-je vivement.

J'eus du mal à m'endormir, cette nuit-là. Je n'arrêtais pas de me retourner dans mon lit sans parvenir à trouver la position idéale. Et je tendais l'oreille, guettant les hurlements.

Un vent violent s'était soudain levé. Il mugissait sans trêve autour de notre petite maison, et faisait cliqueter le grillage de l'enclos aux cerfs.

Je commençais à somnoler quand un hurlement s'éleva au loin.

Aussitôt réveillé, je bondis hors du lit et m'approchai de la fenêtre. La pleine lune était basse, dans un ciel couleur de charbon.

Une rafale de vent ébranla ma fenêtre, me faisant sursauter.

Un autre hurlement. Plus proche, et bien audible en dépit du mugissement du vent. Un frisson me courut dans le dos. Le front contre la vitre, je scrutai en vain les ténèbres. Impossible de voir quoi que ce soit.

Encore un hurlement. Tout près, cette fois. Il fallait que je sache ce qui produisait ces cris terrifiants.

En tâtonnant dans le noir, j'enfilai mon jean sur mon pyjama et chaussai mes tennis. Comme je sortais de ma chambre, un grand bruit retentit au-dehors, me paralysant un instant sur place : j'entendis des coups sourds, puis un gémissement suivi d'une lourde chute.

Le cœur battant, je courus le long du couloir. La douleur de ma cheville se réveilla, mais je l'ignorai. Je traversai le salon, la cuisine, et ouvris la porte. Une forte rafale de vent me repoussa. Je dus m'accrocher à la porte pour lui résister.

« Le vent essaie de me retenir, me dis-je. Il veut m'empêcher de résoudre le mystère de ces hurlements terrifiants. »

Tête baissée, je fonçai sous le porche et fis quelques pas dans le jardin.

Les hurlements s'étaient tus. Seul subsistait le sifflement tenace du vent qui me bousculait sans ménagement.

Mais comment expliquer ce tumulte qui m'était parvenu un instant plus tôt dans ma chambre ? Et pourquoi les hurlements avaient-ils cessé depuis que j'étais dehors ?

« Quelle étrange énigme, pensai-je. Je ne connaîtrai sans doute jamais la vérité. »

Résigné, je fis demi-tour vers la maison.

Et poussai un cri de frayeur en constatant que le loup-garou avait de nouveau frappé.

Giflé par le vent, je me dirigeai péniblement vers l'enclos aux cerfs en appelant :

- Papa ! Papa !

Ma voix était à peine plus qu'un murmure. J'avais la gorge sèche, nouée par la peur. J'aurais pourtant bien aimé que Papa soit là. J'aurais bien aimé ne pas être seul à découvrir la scène macabre qui m'attendait.

Le grillage de l'enclos, en partie arraché, laissait voir un trou béant. Un cerf éventré, sanguinolent, gisait pitoyablement à terre, couché sur le côté. Les autres cerfs, pressés les uns contre les autres au fond de l'enclos, dardaient sur moi leurs grands yeux remplis de frayeur.

Je restai un instant hébété, frissonnant.

Puis je me ressaisis, et je courus vers la maison en hurlant de toutes mes forces :

- Papa ! Maman ! Papa ! Maman !

Mes cris s'élevaient dans le tourbillon du vent

comme les hurlements terrifiants que j'avais entendus quelques instants auparavant.

Pieds nus, en pyjama, Papa traîna le cerf mort jusqu'au fond du jardin. Puis, tandis que je continuais de l'observer par la fenêtre de la cuisine, il colmata la brèche dans le grillage de l'enclos à l'aide d'un grand morceau de carton. Quand il voulut rentrer à la maison, une forte bourrasque faillit arracher la porte de ses gonds. Elle se referma derrière lui avec un claquement assourdissant.

Papa la verrouilla et se laissa tomber sur une chaise. Son visage dégoulinait de transpiration. Il avait des taches de boue sur son pyjama. Maman lui tendit un verre d'eau fraîche qu'il avala d'un trait. Puis il me regarda et me dit doucement :

- J'ai bien peur que ton chien ne soit un tueur, Gary.
- Ce n'était pas Wolf ! protestai-je.

Papa ne répondit pas. Il ferma un instant les yeux et poussa un soupir. Maman et Emily nous observaient en silence.

- Qu'est-ce qui te fait penser que c'était Wolf ? demandai-je enfin.

- J'ai vu des traces sur le sol. Des empreintes de pattes.

- Ce ne sont pas celles de Wolf !

Papa secoua tristement la tête.

- Je vais être obligé de l'emmener à la fourrière dès demain matin, reprit-il.

- Mais ils le tueront ! m'écriai-je.

- Ce chien est dangereux, Gary. Je sais ce que tu ressens, je t'assure. Mais il est dangereux.

- Ce n'était pas Wolf, Papa ! J'ai entendu les hurlements, des hurlements de loup !

- Gary, je t'en prie... dit-il d'un ton las.

Les mots jaillirent alors de moi. Je ne me contrôlais plus.

- C'était un loup-garou, Papa ! Il y a un loup-garou dans le marécage. Cassie a raison. Ce n'est pas un chien qui a tué ton cerf. Ce n'est pas un loup non plus. C'est un loup-garou !

- Gary, ça suffit ! s'impatienta Papa.

Mais je ne pouvais pas me taire.

- J'en suis sûr, Papa ! criai-je d'une voix de fausset qui ne me ressemblait pas. Les hurlements ont commencé avec la pleine lune, pas vrai ? C'est un loup-garou ! Et ce loup-garou, c'est l'ermite ! Le type à moitié fou qui se cache dans sa cabane au milieu des marais. Il nous l'a dit lui-même ! C'est lui qui a fait ça, Papa. Ce n'est pas Wolf. C'est l'ermite qui a tué le cerf. Je l'ai entendu hurler au-dehors, et, et...

Je dus m'interrompre, car je suffoquais.

Papa se leva et m'étreignit l'épaule.

- Gary, nous reparlerons de tout ça demain matin, d'accord ? Nous sommes tous les deux trop fatigués pour avoir les idées claires. Qu'en dis-tu ?

- Ce n'était pas Wolf ! m'écriai-je avec entêtement. Je sais que ce n'était pas lui !

- Demain matin, répéta Papa.

Il laissa un instant sa main sur mon épaule pour m'apaiser, me reconforter.

Je respirais avec difficulté. Mon cœur battait à toute allure.

- Bon, d'accord, dis-je finalement. Demain matin. Je repris à contrecœur le chemin de ma chambre, et me couchai anéanti.

Le lendemain matin, à mon réveil, Papa était déjà parti.

- Il est allé à la scierie, m'expliqua Maman, chercher du grillage pour réparer l'enclos.

Je m'étirai en bâillant. J'avais sombré dans un sommeil agité vers deux heures et demie du matin, et je me sentais encore fatigué et énervé.

- Est-ce que Wolf est là ? demandai-je avec anxiété. Je courus à la fenêtre de la cuisine avant que Maman n'ait le temps de répondre. Wolf était allongé dans l'herbe. Il tenait une balle en caoutchouc bleue entre les pattes et la mâchait vigoureusement.

- Je parie qu'il attend son petit déjeuner avec impatience, murmurai-je.

J'entendis un crissement de pneus, et la voiture de Papa freina devant le porche. Le coffre était entrouvert, un rouleau de grillage en dépassait.

- Bonjour, dit Papa en entrant dans la cuisine.

Il avait l'air maussade.

- Est-ce que tu vas emmener Wolf à la fourrière ? demandai-je aussitôt.

Le chien mâchouillait toujours sa balle de caoutchouc sur la pelouse. Il semblait si touchant.

- Tout le monde est perturbé en ville, répondit Papa en se versant une tasse de café. Des tas d'animaux ont été tués cette semaine. Et un type qui vit pas loin de chez nous, Eddie Warner, a disparu dans le marécage. Les gens se posent des questions. Ils ont entendu les hurlements, eux aussi.

- Est-ce que tu vas emmener Wolf à la fourrière ? répétais-je d'une voix tremblante.

Papa hocha silencieusement la tête. Son expression restait maussade. Il sirota une gorgée de café avant de me dire :

- V a voir les empreintes autour de l'enclos, Gary. Vas-y. Regarde bien.

- Je me moque de ces empreintes. Je sais que...

- Je ne veux plus courir de risque, interrompit Papa.

- Ça m'est égal ! hurlai-je. C'est mon chien !

- Gary...

Papa posa sa tasse et se dirigea vers moi.

Mais je le bousculai pour courir sous le porche. Wolf se leva dès qu'il me vit. Sa queue se mit à frétiller. Abandonnant sa balle bleue, il galopa à ma rencontre.

Papa était juste derrière moi.

- J'emmène le chien tout de suite, Gary, m'annonça-t-il. Tu veux venir avec nous ?

- Non ! criai-je.

- Je n'ai pas le choix, dit Papa.

Il s'avança vers Wolf, les bras tendus.

- Non ! criai-je de nouveau. Sauve-toi, Wolf ! Sauve-toi vite !

Je donnai une brusque poussée au chien. Il me regarda d'un air hésitant.

- Fiche le camp, Wolf ! Cours ! Cours !

Je poussai Wolf une fois encore.

- Va-t'en, mon vieux ! Cours ! Cours !

Papa tenta de le retenir par le collier, mais il n'avait pas une bonne prise. Wolf se libéra et détala en direction du marécage.

- Hé ! Reviens ici ! lui cria mon père, furieux.

Il le poursuivit jusqu'au bout de la pelouse, mais le grand chien était trop rapide pour lui. Il fila entre les arbres et disparut en un clin d'oeil. Papa revint vers moi, une expression irritée sur le visage.

- C'était stupide de ta part, Gary, marmonna-t-il.

Je me gardai de répondre.

- Wolf reviendra tôt ou tard, reprit Papa. Et à ce moment-là, je l'emmènerai à la fourrière.

- Mais, Papa...

- Plus de discussion ! coupa-t-il sèchement. Ma décision est prise.

Il se dirigea vers la voiture et m'ordonna :

- Viens donc m'aider à décharger ce grillage. J'ai besoin de toi pour réparer l'enclos.

J'obéis, tout en implorant silencieusement :

« Ne reviens pas, Wolf. S'il te plaît, ne reviens pas. »

Toute la journée, j'observai le marécage au loin.

J'étais mal à l'aise, nerveux. Une fois l'enclos réparé, j'avais essayé de lire un livre, enfermé dans ma chambre. Mais les mots dansaient devant mes yeux. Le soir, Wolf n'était pas revenu.

« Tu es sauvé, Wolf, pensai-je. Du moins pour aujourd'hui. »

Toute ma famille semblait sur les nerfs. Au dîner, quelques mots à peine furent échangés. Emily parla du film qu'elle avait vu la veille, mais cela n'intéressait visiblement personne.

Je me couchai tôt. J'étais fatigué, sans doute de n'avoir pas beaucoup dormi la veille. Dans ma chambre, il faisait plus sombre que d'ordinaire, car de gros nuages masquaient en partie la pleine lune - dont c'était la dernière nuit.

Je calai ma tête sur l'oreiller et tentai de dormir. Mais je n'arrêtais pas de penser à Wolf.

Les hurlements commencèrent peu après.

Je rejetai mes draps et m'approchai de la fenêtre. Dehors, tout était immobile et silencieux.

J'entendis un sourd grognement et Wolf apparut.

Il s'arrêta un instant au milieu de la pelouse, la tête levée vers la pleine lune derrière ses nuages. Puis il

se mit à aller et venir comme un animal en cage, sans cesser de grogner.

« Quelque chose doit vraiment le perturber, me dis-je. Ou lui faire peur. »

Il fallait que je sache ce que c'était.

Comme la veille, je m'habillai rapidement dans le noir. Sitôt après avoir lacé mes tennis, je retournai à la fenêtre.

Wolfs'éloignait à présent du jardin. Il repartait lentement vers le marécage.

Je résolus de le suivre. J'allais prouver une fois pour toutes qu'il n'était pas un tueur - ou un loup-garou. Craignant que mes parents ne m'entendent si je passais par la cuisine, j'ouvris la fenêtre et me laissai tomber dans l'herbe. Une bouffée d'air humide et chaud me caressa le visage.

Je me relevai et me hâtai de rattraper Wolf.

Arrivé au bout de la pelouse, j'hésitai. J'avais perdu sa trace. Le bruit doux de ses pattes effleurant le sol mouillé me parvenait encore, mais je ne le distinguais plus dans le noir.

Je poursuivis néanmoins mon chemin.

J'avais presque atteint le marécage quand j'entendis marcher derrière moi.

Je m'arrêtai et tendis l'oreille.

Oui. C'était bien un bruit de pas.

Quelqu'un se dirigeait rapidement vers moi.



Je me retournai et demandai d'une voix étranglée :

- Qui est là ?

Je ne voyais que du noir.

- Qui est là ? répétai-je.

Soudain, Bill émergea de l'obscurité.

- Gary, c'est toi ! s'écria-t-il.

Il approcha. Il portait un survêtement de couleur sombre.

- Bill ? m'étonnai-je. Qu'est-ce que tu fais là ?

- J'ai entendu les hurlements, me répondit-il. J'ai décidé de mener mon enquête.

- Moi aussi ! Entre nous, je suis drôlement content de te voir !

- Et moi donc ! Il fait si noir, je... je ne savais pas que c'était toi. Je croyais...

- Je suis en train de suivre Wolf, expliquai-je.

Je repris la marche en sa compagnie. Chemin faisant, je lui racontai ce qui s'était passé la nuit précédente

- le cerf éventré, les empreintes de pattes autour de

l'enclos. Puis je lui parlai de l'inquiétude des gens de la ville, et l'informai que mon père avait l'intention d'emmener Wolf à la fourrière.

- Je sais que le coupable n'est pas Wolf, dis-je. J'en ai la certitude. Mais Cassie m'a tellement flanqué la frousse avec ses histoires de loups-garous que je...

- Cassie est cinglée, marmonna-t-il.

Il pointa le doigt vers les hautes herbes.

- Regarde ! Voilà ton chien.

J'aperçus en effet sa silhouette qui se déplaçait dans l'obscurité.

- J'ai été stupide, murmurai-je. J'aurais dû emporter une lampe électrique.

Wolf disparut de nouveau. Je suivis avec Bill le bruit de ses pas. Au bout de quelques minutes, je ne l'entendis plus.

- Où est-il ? demandai-je, en scrutant les fourrés. Je ne veux pas le perdre.

- Je l'ai vu passer là-bas, affirma Bill. Viens avec moi.

Nos chaussures glissaient sur le sol boueux. J'écrasai d'une tape un moustique sur ma nuque. Trop tard. Je sentis perler une goutte de sang chaud, une vive démangeaison me brûla la peau. Nous avions à présent dépassé la tourbière pour nous enfoncer au cœur du marécage. Le silence avait quelque chose d'irréel.

- Hé, Bill !

Je m'arrêtai et regardai autour de moi.

- Bill ?

Il n'était plus là. Nous avions dû nous séparer sans nous en rendre compte.

J'entendis un bruissement devant moi. Un craquement de brindilles. Le chuchotement de la végétation qu'on écrase et qu'on écarte de son chemin.

- Bill ? C'est toi ?

Ou était-ce Wolf ?

- Bill ! Où es-tu ?

Une lumière pâle illumina tout à coup le sol autour de moi. Levant les yeux, je vis s'éloigner les nuages. Une grosse lune jaune brillait dans le ciel.

Elle balaya de son doux éclat une forme massive toute proche, que j'eus d'abord du mal à identifier. Puis je m'aperçus que je me trouvais devant la cabane de l'ermite. La frayeur me paralysa.

C'est alors que les hurlements commencèrent.

Les cris épouvantables déchiraient le lourd silence de la nuit. Ils montaient avec une telle force dans l'air immobile que je dus me boucher les oreilles.

« L'ermite ! pensai-je. C'est bien un loup-garou ! Il faut t'en aller d'ici au plus vite, Gary. »

Je me détournai de la petite cabane.

Mes genoux tremblaient tellement que j'avais du mal à tenir debout.

« Il faut t'en aller ! T'en aller ! T'en aller ! », me répétais-je.

Mais avant que je puisse trouver la force de m'enfuir, le loup-garou jaillit des fourrés - et, avec son cri terrifiant, se jeta sur moi et me renversa à terre.

À la lueur jaunâtre du clair de lune, j'identifiai en un éclair la gueule du loup-garou qui me clouait au sol. Son regard injecté de sang me fixait avec haine. Un pelage épais recouvrait sa face humaine. Ses mâchoires largement ouvertes révélaient deux rangées de crocs étincelants.

- Lâche-moi ! hurlai-je. Bill, lâche-moi !

Car c'était Bill. C'est Bill qui était le loup-garou. Même à travers ses poils drus, je reconnaissais ses traits, ses petits yeux noirs, son cou robuste.

Je me débattais pour me dégager, le repousser. Mais il était trop puissant. Je ne pouvais pas bouger.

- Bill ! Lâche-moi !

Il leva la gueule vers la lune et poussa un cri effroyable. Puis, grognant de rage, il planta ses crocs dans mon épaule.

La douleur m'aveugla. Je me défendis comme un diable, donnant des coups de poing, des coups de pied. Il était bien plus fort que moi... Trop fort...

Je me sentis plonger, plonger dans un trou profond, me noyant dans des ténèbres infinies.

Un grondement menaçant me fit reprendre mes esprits.

Stupéfait, je vis Wolf se jeter sur Bill.

Avec un cri rageur, Bill me relâcha pour tenter de repousser le chien. Ils roulèrent à terre, se mordant et se griffant sans merci dans un concert de rugissements furieux.

-Bill... Bill, c'était donc toi, murmurai-je en me relevant. C'était toi, depuis le début.

Le sol tanguait sous mes pieds. Je dus me retenir à un tronc d'arbre tandis que les deux créatures continuaient de s'affronter avec une violence inouïe.

Soudain, un cri suraigu, assourdissant, me fit tressaillir. Je n'eus que le temps de voir Bill détalé à quatre pattes. Il fuyait sans demander son reste. Wolf le suivait de près, sans cesser de lui bondir dessus et de planter ses crocs dans son pelage ensanglanté.

Puis j'entendis Bill pousser un autre hurlement où se mêlaient la douleur et la défaite.

Tandis que le son se perdait au loin, je m'effondrai à nouveau sur le sol et tout devint noir.

- Tu as un peu de fièvre, dit Maman. Mais ce n'est pas bien grave.

- La fièvre des marais... murmurai-je faiblement.

J'essayai de me concentrer sur son visage flou, qui se penchait sur moi dans une lumière douce.

Il me fallut un moment pour me rendre compte que j'étais couché dans mon lit.

- Co-comment... comment je suis arrivé ici ?

- L'ermite t'a trouvé évanoui dans le marécage, expliqua Maman. Il t'a ramené à la maison.

- Hein ?

Je me redressai et ressentis aussitôt une vive douleur à l'épaule. Je constatai avec étonnement que j'avais un pansement autour. Puis la mémoire me revint.

- Le... le loup-garou... Bill... il m'a mordu ! balbutiai-je.

Le visage de Papa apparut à côté de celui de Maman.

- Que dis-tu, Gary ? Qu'est-ce que tu marmonnes à propos de loup-garou ?

Je leur racontai toute l'histoire. Ils m'écoutèrent sans un mot, échangeant des regards inquiets au fur et à mesure que je parlais.

- Bill est un loup-garou, conclus-je. Je l'ai vu se métamorphoser sous la pleine lune. Il s'est changé en loup, et...

- Il faut que j'aille vérifier tout ça, annonça brusquement Papa. Ton aventure est insensée, Gary. Complètement insensée. C'est peut-être la fièvre, je ne sais pas... Mais je vais tout de suite chez ton ami pour en avoir le cœur net.

- Papa, fais attention ! lui criai-je. Je t'en prie, sois prudent !

Papa revint quelques minutes plus tard, l'air perplexe.

J'étais assis dans le salon, un grand saladier de popcorn sur les genoux. Je me sentais beaucoup mieux.

- Il n'y avait personne, annonça-t-il en se grattant la tête.

- Quoi ? Comment ça ? interrogea Maman.

- La maison est vide. Déserte. On croirait même qu'elle est inhabitée depuis des mois !

- Oh là là, Gary ! Tu as de drôles de fréquentations ! s'exclama Emily sur un ton ironique.

- Je n'y comprends rien, reprit Papa en secouant la tête.

Je ne comprenais pas non plus. Mais je m'en moquais. Bill n'était plus là. Le loup-garou était parti pour de bon. Il y avait peu de chances pour qu'il revienne traîner dans les parages.

- Alors, je peux garder Wolf ? demandai-je à Papa. Wolf m'a sauvé la vie. Je peux le garder ?

Il me regarda pensivement, mais ne répondit pas.

- L'ermite du marécage a vu Wolf poursuivre une espèce d'animal qui s'était attaqué à Gary, intervint Maman.

- Probablement un écureuil, se moqua Emily.

- Emily, fiche-moi la paix, tu veux ? grognai-je. Wolf m'a vraiment sauvé la vie. Je lui dois une fière chandelle !

- Bon, je suppose que tu peux le garder, dit enfin Papa.

- OUAIS ! GÉNIAL !

Je le remerciai et courus très vite annoncer la bonne nouvelle à Wolf, au fond du jardin.

Tout cela s'est passé il y a un mois environ.

Depuis, nous avons vécu, Wolf et moi, des moments merveilleux à explorer le Marécage de la Fièvre. J'en connais désormais les moindres recoins. C'est mon deuxième foyer.

Parfois, nous acceptons la compagnie de Cassie. Elle est gentille et amusante - sauf que de temps en temps, elle guette encore le loup-garou derrière les fourrés. J'aimerais bien qu'elle arrête d'en parler.

En ce moment, je suis devant la fenêtre de ma chambre, et j'observe au loin la lune bien ronde au-dessus de la cime des arbres. Ce retour de la pleine lune me fait penser à Bill.

Bill est parti, certes, mais il a changé ma vie. Je sais que je ne l'oublierai jamais.

Je sens ma fourrure de loup envahir mon visage. Ma gueule s'allonge, et mes crocs poussent derrière mes babines noires.

Oui, quand il m'a mordu, Bill m'a transmis la malédiction dont il était victime.

Mais ça m'est égal. Ça ne me dérange pas.

Parce que, depuis que Bill a disparu, le marécage est à moi. Tout à moi !

À présent, je me glisse dehors par la fenêtre. Wolf m'attend, impatient de participer à quelque exploration nocturne.

Je me laisse tomber sur l'herbe en souplesse, à quatre pattes. Je lève ma tête velue vers la pleine lune et je pousse un long, un joyeux hurlement.

-Allons-y, Wolf ! Dépêchons-nous d'atteindre le Marécage de la Fièvre. On fait la course ?

FIN

Chair de poule®

**LE LOUP-GAROU
DES MARÉCAGES
NUITS D'ANGOISSE**

« D'où viennent ces hurlements ? »,
se demande Gary, réveillé en sursaut
en plein milieu de la nuit.

Depuis son arrivée avec sa famille
dans le marécage de la Fièvre,
Gary les entend régulièrement.

Et au matin,
il trouve des animaux éventrés...

Un loup-garou hanterait-il
le marécage ?

À PARTIR DE 9-10 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7